5e ANNÉE - N° 184



INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

SOMMAIRE

Le Maréchal au travail	R. BENJAMIN.
Le Service Géographique de l'Indochine	S...
Le pont Doumer	Paul BOUDET.
Mœurs et coutumes du Viêt-Nam. — La chique de bétel	Dr NGUYEN-XUAN-CHU.
Souvenirs de chasse. — Du rêve à la réalité.	H. DE MONESTROL.
Jeux et ris des enfants annamites (suite)	NGO-QUY-SON.
Visions anciennes de Saigon	Louis MALLERET.

LE N° 0 $ 50
JEUDI 9 MARS 1944



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

5e Année - No 184 — 9 Mars 1944

Édité par
l'ASSOCIATION ALEXANDRE - DE - RHODES
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc. doivent être adressés à la Revue "INDOCHINE"
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :
Un an : 25 $ 00, 6 mois : 15 $ 00

Etranger :
Un an : 35 $ 00, 6 mois : 20 $ 00
Le numéro : 0 $ 50

Abonnements : *Les abonnements partent du 1er de chaque mois.*

Changements d'adresse : *Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 $ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.*

Règlements : *Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.*

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

Une salle vaste et confortable

Une projection nette et audible

Des films de choix

se trouvent au Cinéma

EDEN

à SAIGON — HANOI

HAIPHONG — PHNOM-PENH

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le Maréchal au travail

par R. BENJAMIN

(Extrait de l'ouvrage "Les sept étoiles de France", Paris 1942.)

CINQ minutes plus tard il était à sa table, dans la petite pièce qui lui sert de bureau. C'est là qu'il travaille seul avec lui-même, en pensant à la Patrie. Il y pense très simplement, parce qu'il ne cesse d'y penser. Et il travaille du fait qu'il vit, je veux dire qu'il ne cesse de travailler.

Sa table n'est pas grande ; elle lui suffit, elle est ordonnée. Elle ne disparaît pas sous les papiers ; le Maréchal ne se perd pas dans les notes qu'on lui propose. D'une plume sévère il élimine, il clarifie, il barre, il barre. Et il renvoie. Il ne peut pas souffrir les adverbes inutiles, surtout malheureusement (la vie est assez noire sans ce mot-là !). Il synthétise, ce qui est si beau dans une époque de dispersion ; et sa pensée se résume en ses Appels et ses Messages, qu'il médite là et qu'il compose, en leur donnant la majesté simple de sa personne.

C'est devant la table, sur un fauteuil Empire, vert et or, qu'il écoute ceux qu'il reçoit. Les grands de ce monde, ministres, généraux, ambassadeurs. Les plus humbles aussi, qui par timidité se présentent en délégation. Je viens de dire qu'il écoutait : c'est son premier soin. Il écoute toujours attentivement, que ce soit l'Amiral Darlan qui parle avec sa ténacité, sa passion un peu offensive, ou le plus balbutiant des visiteurs. Car d'abord il se renseigne. Et ensuite, il réfléchit.

Il lui arrive, dans les heures de crise, d'entendre de ses ministres des exposés contradictoires. Ils sont faits avec véhémence, il les écoute avec calme. Personne ne connaît mieux les hommes. Il fait la part de ce qu'ils ont gardé de puéril, ou de ce qu'ils ont déjà de paralysé. Il essaye simplement à travers leurs erreurs de s'approcher de la vérité ; et comme il est l'honnêteté même, il appelle, pour être sûr, un de ses conseillers.

Lucien Romier me disait : « Il me fait venir brusquement, et il me plonge dans la discussion... comme un thermomètre. Il regarde si c'est une température où la vie est possible. Si oui, il se décide. Il se décide en prenant tout son temps, en reculant le plus possible la décision ; mais il se décide, seul, avec fermeté, sans regrets. La décision prise, il ne revient jamais sur elle. Il passe à un autre travail ».

Romier m'expliquait encore :

« C'est une âme. Mieux que cela, c'est une âme architecturale. De sorte qu'il fait l'effet d'un Roi, d'un grand Roi, d'un Roi bâtisseur. Et ce qu'il y a de plus émouvant dans sa royauté, ce sont les silences. »

Peu de temps après, le Maréchal me disait de Romier :

« C'est un homme qui pense et qui construit. C'est un excellent conseiller. Il ne parle presque jamais. »

Admiration réciproque devant le même don de se taire. Comment peuvent-ils se comprendre ? diront les avocats. Je livre à leurs méditations l'histoire suivante.

Un soir, tard dans la soirée, Romier apprend que le Maréchal est presque résolu à prendre le lendemain matin une décision qu'il a combattue trois jours de toutes ses forces. Il pensait au repos, mais le voilà si ému qu'au lieu de se mettre au lit il sort de sa chambre et, d'un pas décidé, se dirige vers l'appartement du Maréchal. Pourvu que lui-même ne soit pas couché ! Il ne l'est pas, il veille. Il vient à l'instant de lâcher ses dossiers, et comme il fait souvent avant de s'endormir, il a pris d'admirables reproductions de tableaux, il les regarde amoureusement, il s'emplit l'esprit d'harmonieuses images, il calcule : « Si je rêve, j'arriverai peut-être à en rêver ».

Dès qu'il voit Romier, il devine la raison de sa visite. La preuve, c'est qu'il dit :

« Comment, Romier, vous ne dormez pas encore à cette heure-ci ! »

Et il se mit à lui parler du bienfait qu'est le sommeil pour ceux qui s'occupent des affaires de l'Etat.

Romier s'efforce de sourire :

« En somme, vous êtes ce soir mon conseiller... Que ne suis-je le Maréchal ! »

De part et d'autre le ton est celui du badinage, qui permet de dissimuler ce qu'on pense. Et ce qu'on pense c'est de part et d'autre : « Comment se décider demain ? » Romier est sur le point de dire : « Eh bien, oui, je viens pour cela ! » Le Maréchal sur le point d'avouer : « Parbleu, je vous voyais venir ! » Mais ils ne tiennent que des propos insignifiants, jusqu'à ce que, d'un commun accord, ils se taisent tous deux. C'est alors que le vrai dialogue commence. Romier se demande : « Est-ce que je me fais comprendre ? » Le Maréchal se dit : « Pourquoi ne comprendrais-je pas ? Ses arguments sont importants. D'ailleurs, suis-je décidé ? — C'est bien vrai, pense Romier, qu'est-ce qui me fait croire qu'il l'est ?

Si bien que dans un soupir, Romier prononce tout haut :

— Monsieur le Maréchal, je vous laisse reposer... dans l'intérêt des affaires de l'Etat.

— Au revoir, bonne nuit ! » dit le Maréchal.

Le lendemain, en se levant, le Maréchal prenait la décision attendue par Romier.

Le Maréchal n'est pas silencieux qu'avec ses conseillers. Il l'est avec ses collaborateurs, sitôt que ceux-ci s'agitent. Je ne veux pas dire qu'ils sont agités, mais ils sont sensibles. J'entends toujours parler de « l'entourage du Maréchal » en phrases dédaigneuses. C'est une injustice. Peut-être que ceux qui travaillent près de lui n'ont pas tous du génie. Qu'est-ce qu'ils en feraient ? Mais ils sont tous, tous dévoués corps et âme. Les attachés de cabinet, voilà un mot exact. Ce ne sont pas des hommes d'égale valeur, mais ils aiment tous le Maréchal. Ils lui donnent tous ce qu'ils ont d'intelligence, de forces, d'affection. Et on peut tellement quand on aime.

Ils travaillent dans des conditions déplorables, celles de l'âge moderne, entre un téléphone qui sonne et une secrétaire qui entre, ayant devant eux un visiteur qui parle. Mais ils travaillent autant qu'ils peuvent. Le soir, ils sont épuisés. Ce

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sont des hommes de bonne volonté. Si ceux qui les critiquent les remplaçaient parmi ce monceau d'affaires qui les recouvrent, sous cet assaut des visiteurs qui les tuent, feraient-ils mieux ?

Le Maréchal n'est pas surpris de la variété des caractères. Il y a beau temps que la nature ne l'étonne plus. Il sait que celui-ci est loyal jusqu'à la candeur, et qu'hélas ! il ne connaît rien des hommes ; que cet autre, au contraire, s'en méfie, et qu'hélas ! il soupçonne le plus honnête ; qu'un tel est un patriote, malheureusement aveugle et entêté ; que celui-là est un indulgent délicieux, capable, au milieu de ses délices, d'oublier jusqu'aux intérêts du pays. Il voit le sceptique, il voit le croyant, celui qui prend tout à cœur, celui qui s'en tire avec de l'esprit. Et les prenant tels qu'ils sont, n'ayant pas la prétention de les changer, il les utilise au mieux, les apprivoise, les tourne... dès qu'il les a compris. C'est encore là que son silence est une force. Il en use avec les émotifs, les déroute, les subjugue, les confond. Sans rien faire ; sans rien dire ; par son énergie muette ; par la seule puissance de son calme.

Il arrive, en effet, dans cette période pathétique où les âmes ont tant de raisons d'être meurtries, que devant une décision étouffante qui renverse les idées, des croyances, la confiance, tels secrétaire, tel attaché devient tout à coup incapable de faire autre chose que de se répandre, de gémir, d'être faible et d'affaiblir les autres. Mais il est sincère et reste touchant. On dirait seulement que l'événement le soulève. Hors de lui, il quitte sa table, sort de son bureau, erre dans les couloirs. Et il commence par aborder avec mystère des camarades qu'il entraîne dans une pièce écartée... où bientôt tout le monde les rejoint. Là, à plusieurs ils s'abandonnent, dans le désarroi des sentiments, à la panique de leurs pensées.

Ils éprouvent sincèrement une peine très grande. Leur conscience sincèrement est sens dessus dessous. C'est très gentil de servir, de servir aveuglément, mais une voix intérieure, plus forte que l'esprit de soumission, leur commande... de ne plus garder leur poste !

Ils concèdent que le Maréchal est seul juge de ses décisions. Mais eux, ils voient ce que lui ne voit pas ! Lui on le préserve, lui on le défend. D'ailleurs, même s'il voyait, il ne croirait pas : il est trop honnête... c'est un soldat ! Ils le disent, Dieu sait avec quelle admiration, mais parmi quels soupirs ! Enfin... ils seraient coupables s'ils entérinaient toutes ses décisions. Leur devoir est clair : résister, s'opposer. Ils aiment trop le Maréchal, ils aiment trop leur pays. Au nom du pays, ils sont obligés de se séparer du Maréchal !

Sur ces paroles cruelles, ils marchent de long en large ; ils prennent à témoin les gens qui sont là : « Ceci tout à fait entre nous. Que rien ne sorte d'ici ! Mais notre devoir est clair : la lettre de démission. — Pas ce soir, s'écrie quelqu'un, demain, — Soit. Demain ! ».

Sur ce mot ils s'apaisent un peu, allument une cigarette, avalent un verre d'alcool. Discourir leur a fait du bien. Remettre la décision leur en fait davantage. On se sépare dans des effusions.

Le lendemain, on se lève sans température ; il faut s'échauffer de nouveau. On se retrouve, on se réchauffe. A plusieurs, on compose la lettre. Elle est dure, elle est tendre. Elle a l'air d'un appel au secours, elle se termine par la rupture.

Le plus hardi va la porter.

Il frappe chez le Maréchal, qui dit : « Entrez ! » mais ne regarde pas : il travaille.

Et l'attaché commence sur un ton tellement ému, étouffé, suffoqué, que le Maréchal comprend au premier mot, et a bien soin de ne pas lever les yeux.

« Monsieur le Maréchal, vous savez notre respect, dit l'attaché d'une voix fervente, notre affection, notre entier dévouement. (Le Maréchal ne bronche pas.) Nous avons toujours été à vous sans restrictions, sans une arrière-pensée. (Il s'arrête. Le Maréchal tend l'oreille.) Mais il est des heures où le devoir est de préférer sa conscience à sa tendresse. (A ce mot charmant, le Maréchal lève les yeux ; l'attaché baisse les siens.) Monsieur le Maréchal, vous nous ferez l'honneur de lire la lettre que je dépose sur votre bureau. C'est hélas, une lettre de démission ! (Le Maréchal est de marbre.) Nous avons dû nous résoudre à un geste aussi pénible. D'autres prendront nos places, qui sans doute vous serviront mieux. (Le Maréchal reste marmoréen.) Car pour bien servir, il ne suffit pas d'être confiants, il faut avoir la confiance. (Le Maréchal a toujours le même aspect.) Monsieur le Maréchal, je vous assure de notre chagrin, qui n'a d'égal que notre loyauté ! (Le Maréchal s'enfonce dans son silence.)

Alors, désemparé, l'attaché sort. En s'inclinant, en se retournant, en saluant trois fois. Puis, la porte fermée, il fait : « Oh ! » en tapant du pied.

Il est sincèrement malheureux, à bout de souffle, abasourdi. Il dit à ceux qu'il rencontre :

« Je me demande s'il a compris !...

— Tout de même, disent les autres, il faut le savoir ! »

Personne, ce jour-là, ne sera reçu par le Maréchal sans qu'on lui pose la question, quand il sortira :

« Y avait-il encore une lettre sur sa table ? »

Certains répondent : « Ah ! je n'ai pas vu. Dame, je n'ai vu que lui.

— Bon ! déclarent les intéressés, c'est qu'elle n'y était plus. Tout va bien. »

Mais d'autres affirment qu'ils l'ont remarquée.

« C'est inconcevable ! Que faire ? » gémit l'attaché.

Alors, ceux qui sont attachés à l'attaché lui conseillent de rentrer chez le Maréchal, et de voir de ses propres yeux.

Il ne veut à aucun prix !

Puis il veut bien tout de même.

Et brusquement, il rentre.

Tout le monde est dans le couloir pour attendre la sortie.

Ils n'ont pas longtemps à attendre. Le voilà qui paraît, les larmes aux yeux. Il tient la lettre. Il prend les mains de ses amis, et balbutiant d'émotion : « C'est un grand homme !

— Qui ? Il l'avait lue ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il ne l'avait pas lue. Il est trop délicat. Il m'a regardé entrer de ses beaux yeux bleus, que je n'ai jamais vus si bleus. Et comme je lui disais : « Monsieur le Maréchal... ma lettre... » il m'a répondu : « Elle est à vous ? Reprenez-la donc ! ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'INDOCHINE

par S.

I. — Historique succinct.

DÈS l'établissement des Français en Cochinchine, en 1862, les officiers du corps expéditionnaire, collaborant avec les ingénieurs hydrographes de la Marine, entreprirent des levés topographiques. Une carte de la Cochinchine au 1/125.000e fut ainsi établie. Ils s'appliquèrent de même à dresser des cartes d'ensemble du pays en utilisant les documents existants, exécutés par les explorateurs ou les missionnaires, et rapportés par les missions d'exploration et d'étude, nombreuses à cette époque. Tous ces travaux permirent au commandant Dutreuil de Rhins de publier en 1881 une première carte générale de l'Indochine au 1/1.800.000e.

Au cours de la conquête du Tonkin, la topographie de l'Indochine s'enrichit d'un grand nombre de levés d'itinéraires, levés de reconnaissances, environs de postes, camps et garnisons. Mais le champ d'action des troupes s'étendant chaque jour, il devint indispensable de centraliser et de coordonner l'ensemble des productions.

C'est à cet effet que fut créé en 1886 le Bureau topographique de l'état-major du corps expéditionnaire. Ce bureau, qui débuta avec deux officiers et six dessinateurs, prit rapidement de l'extension.

La conquête étant terminée, on avait reconnu la nécessité impérieuse de doter les autorités administratives et militaires d'une carte, suffisamment précise, des pays qu'elles étaient chargées d'administrer ou de pacifier. Il était indispensable d'établir sans délai une carte politique et administrative d'échelle assez grande pour permettre d'indiquer les positions respectives des centres habités, les voies de communications, l'ensemble du réseau fluvial et des mouvements de terrain. Il fallait aussi et surtout abréger les délais de publication, ce qui amena tout naturellement le Bureau topographique à créer un atelier de reproduction et tirages.

Un premier programme d'ensemble fut établi. Les travaux s'appuyaient sur un grand nombre de stations astronomiques et sur les travaux et les cartes côtières du Service hydrographique. Une mission, dirigée par Pavie et répartie sur un certain nombre de secteurs d'exploration, couvrit le pays d'un réseau d'itinéraires et fixa dans ses grandes lignes l'hydrographie et l'orographie indochinoises.

Le résultat de ces travaux se traduisit par l'établissement des cartes en couleurs suivantes :

Carte provisoire du Tonkin, de l'Annam et de la Cochinchine au 1/100.000e (100 feuilles environ) ;

Carte générale de l'Indochine au 1/500.000e en 19 feuilles ;

Carte générale au 1/1.000.000e en 10 feuilles, dite carte Pavie.

Ces cartes, établies pour faire face aux premiers besoins, donnaient de nombreux et fort utiles renseignements, mais leur précision restreinte les rendit rapidement insuffisantes.

Le développement économique du pays, les projets de construction de routes et de chemins de fer, les travaux d'irrigation nécessitaient d'autres documents de travail. Peu à peu on fut amené à envisager l'établissement d'une carte fondamentale régulière ayant la même valeur scientifique que les cartes françaises, c'est-à-dire appuyée sur un canevas géodésique précis.

C'est au commandant Lubansky, chef du Bureau topographique en 1899, que revient l'honneur d'avoir élaboré le programme général qui est encore en exécution actuellement. Il décidait de couvrir l'Indochine d'un réseau primordial de chaînes géodésiques méridiennes et parallèles, mesurées avec la plus grande précision possible. Sur ce réseau viendrait ensuite de greffer, au fur et à mesure, les réseaux secondaires, nécessaires aux levés topographiques. Il adoptait parallèlement un système de projection et un système cartographique judicieux prévoyant l'établissement de la carte générale à l'échelle du 1/100.000e divisée en 250 coupures. Par ailleurs, l'exécution de cartes au 1/25.000e était reconnue nécessaire pour les régions peuplées des deltas, de la côte d'Annam et de Cochinchine.

La réalisation d'un tel programme nécessitait des moyens importants ; le commandant Lubansky réussit à intéresser à ces travaux le Gouverneur Général Paul Doumer, qui décida de mettre à la charge du Budget général les dépenses nécessitées par l'établissement des cartes régulières de l'Indochine.

Le Bureau topographique fut supprimé et le Service Géographique de l'Indochine, créé par arrêté du 5 juillet 1899 ; le commandant Lubansky était chargé de sa direction. Ce service continuait cependant à être militaire et rattaché à l'état-major des Troupes de l'Indochine. Pour assurer dans les meilleures conditions la mise en train des travaux, une équipe de techniciens fut demandée au Service Géographique de l'Armée. Ils apportèrent en Indochine les méthodes en vigueur en France, méthodes qui avaient fait leurs preuves et qu'il ne s'agissait que d'adapter aux conditions du pays.

La tâche aussitôt entreprise fut conduite rapidement par un personnel militaire nombreux jusqu'à la guerre de 1914-1918, période pendant laquelle les travaux furent pratiquement interrompus.

A partir de 1921 les travaux reprirent avec une vigueur nouvelle, avec un personnel militaire qui suivait au préalable en France, des cours techniques en vue de sa spécialisation et continuait ainsi la mise en pratique des méthodes rigoureuses.

En 1926, le Service Géographique était placé sous la dépendance directe du Gouvernement général qui prenait de plus à sa charge, la solde du per-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sonnel militaire placé dans la position hors cadres.

En 1932, la crise économique amena une réduction considérable des moyens mis à la disposition du Service Géographique, ce qui influa grandement sur son avenir.

Malgré ces fluctuations, malgré les réductions de moyens imposées par les circonstances, les travaux se sont poursuivis avec ténacité et esprit de suite suivant le programme Lubansky. Les résultats obtenus sont imposants.

Aujourd'hui, le programme de géodésie primordiale, qui prévoyait l'exécution de trois chaînes méridiennes et de sept chaînes parallèles, est à peu près complètement terminé. Les levés au 1/100.000e couvrent 62 % de la surface totale de l'Indochine, et les levés au 1/25.000e près de 75.000 km².

II. — Les travaux du Service Géographique de l'Indochine.

L'ÉTABLISSEMENT DES CARTES TOPOGRAPHIQUES

L'ETABLISSEMENT d'une carte nécessite des opérations nombreuses et variées.

Peu de personnes ont une idée exacte de la somme de connaissances, d'efforts et de soins que représente l'exécution d'une des feuilles de la carte régulière de l'Indochine.

Nous allons essayer d'en donner un aperçu en suivant pas à pas : les travaux sur le terrain et les travaux de confection des cartes aux ateliers.

A. — TRAVAUX SUR LE TERRAIN

Les travaux sur le terrain comprennent tout d'abord des opérations de géodésie. La géodésie a pour but d'étudier la forme de la terre et d'en fixer les dimensions avec rigueur par la mesure des grandes chaînes : c'est la géodésie supérieure, mais la cartographie lui demande plus modestement la détermination d'un réseau de positions géographiques (points géodésiques).

Sur ces points viennent ensuite s'appuyer les opérations de topographie. La topographie a pour objet le relevé des lignes et des détails du terrain et la représentation du relief.

Le personnel, chargé des travaux sur le terrain, est composé pour majeure partie de militaires, officiers ou sous-officiers, voire même hommes de troupes de l'artillerie ou de l'infanterie coloniale, spécialisés par des stages d'instruction technique effectués au Service Géographique de l'Armée, à Paris.

TRAVAUX DE GEODESIE. — Le géodésien fait d'abord une reconnaissance du pays où il doit opérer. Il recherche, en tout premier lieu, les points dominants d'où il pourra viser successivement d'autres points régulièrement répartis et d'une densité variant avec l'échelle à laquelle levé ultérieur sera exécuté. Il construit, avec ses aides, sur ces sommets, des balises de dimensions et de hauteur suffisantes pour être visibles à de grandes distances (quelquefois 70 et 80 kilomètres). Puis il aborde l'opération principale, la mesure des angles azimutaux et zénithaux entre ces divers points, mesure dont dépend la précision des résultats. Son exactitude est obtenue par l'emploi d'un instrument très précis ; généralement un théodolite à quatre microscopes, permettant de lire les mesures d'angles jusqu'à une seconde centésimale. Une méthode opératoire délicate permet, en plus, de corriger les plus petites imperfections de l'appareil par des mesures répétées, par des réitérations sur tout le pourtour du limbe gradué, par des corrections de lectures et de niveau, etc...

En fin de mission, muni des déterminations ainsi obtenues, le géodésien entreprend les calculs. Ces calculs ont, comme éléments de départ initiaux :

Un point connu dont la position sur le globe a été déterminée avec la plus grande précision par les méthodes d'astronomie géodésique ;

Un côté connu qui s'appelle une base et qui a été mesurée avec une grande exactitude sur le terrain ;

Et, enfin, l'orientement de ce côté soit son azimut qui est également déterminé avec précision par rapport à un astre.

Utilisant ces bases précises et les mesures d'angles rapportées du terrain, la géodésien conduit les calculs en formant et en résolvant une succession de triangles fictifs, dont les sommets sont matérialisés sur le terrain par les points balisés et dont les côtés virtuels sont figurés par la ligne de visée joignant deux points. Les positions des points, c'est-à-dire leurs coordonnées géographiques, sont calculées de proche en proche en partant des éléments connus. Ces calculs ont lieu en tenant compte des termes correctifs nécessaires pour les situer sur un ellipsoïde de référence choisi une fois pour toutes.

Les opérations géodésiques sur le terrain présentent en Indochine de nombreuses difficultés. Tout semble dans ce pays se liguer contre le géodésien. C'est le brouillard et les nuages pendant la saison des pluies, c'est la brume solaire et les feux de brousse pendant la saison sèche.

Aussi, rares sont les instants où il est possible d'effectuer les visées nécessaires. La forêt tropicale est un gros obstacle non seulement pour assurer l'accès aux divers sommets, mais également pour déboiser les emplacements sur lesquels seront édifiées les balises, et dégager les vues. Des ascensions périlleuses sont quelquefois nécessaires, de véritables tours de force sont souvent accomplis pour amener le matériel à pied d'œuvre.

Dans d'autres régions, l'absence de points dominants pose des problèmes qui paraissent à première vue insolubles. Dans les vastes plaines de la Cochinchine, les rideaux de verdure, entourant les villages ou s'étendant au long des arroyos, empêchent d'exécuter les visées au sol. Il faut alors observer sur des pylônes démontables de 20 à 30 mètres de hauteur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les hautes forêts des plaines du Cambodge obligent souvent à exécuter les observations de plus haut encore. Il faut alors rechercher au travers de la forêt les arbres les plus élevés, et, lorsque l'un d'entre eux réunit les conditions de visibilité recherchées, établir à son sommet une plate-forme et observer ainsi perché entre ciel et terre.

L'exécution du réseau géodésique indochinois est une œuvre qui a coûté des efforts insoupçonnés, elle constitue un bel exemple de continuité, de ténacité et d'énergie déployées par les opérateurs qui ont participé à sa réalisation et qui continuent chaque année à le compléter.

L'altitude des points géodésiques doit également être déterminée.

La détermination des différences de niveau est effectuée au cours des observations en mesurant, au théodolite dans le plan vertical, les angles zénithaux entre les différents points. Partant d'une altitude connue (rattachée au niveau moyen des mers), et des distances entre les points, il est théoriquement facile d'en déduire les différences de niveaux. Cependant les mesures sont soumises à des phénomènes de réfraction extrêmement variables, difficiles à évaluer et à éliminer. Interviennent également les déformations provenant de la sphéricité de la terre et de la déviation de la verticale. La précision ainsi obtenue est donc limitée par ces facteurs dont la valeur croît rapidement avec la longueur des côtés ; elle est, de ce fait, insuffisante pour les levers aux grandes échelles.

On procède dans ce cas-là, à un nivellement direct exécuté au niveau à fiole, avec mires parlantes en métal invar divisées en millimètres. Le niveau étant réglé et en station entre deux mires, on lit la division de ces mires correspondant au plan horizontal du niveau. La différence des deux lectures donne la différence d'altitude entre les deux points où sont placées les mires. On obtient ainsi de nombreux points côtés qui seront utilisés ensuite par le topographe et qui seront la base des déterminations d'altimétrie.

TRAVAUX DE TOPOGRAPHIE. — La tâche des opérateurs topographes n'est pas moins délicate et difficile.

Avant le départ, ils tracent sur un carton épais appelé « mappe » un carroyage, constitué par les méridiens et les parallèles, dont l'écartement est fonction des longueurs d'arc correspondant aux éléments de l'ellipsoïde et aux valeurs données par le système de projection. Par rapport à ce carroyage, sont placés les points géodésiques à l'aide de leurs coordonnées déterminées au préalable par le géodésien. Ces points constitueront la base et l'ossature du travail.

Sur le terrain, les topographes doivent réunir les véritables matériaux constitutifs des cartes. Ils relèvent, mettent en place et dessinent suivant les signes conventionnels adoptés les lignes et tous les détails planimétriques de leur zone de travail : réseau hydrographique, voies de communications, agglomérations, cultures, etc... Ils assurent en même temps la représentation du relief du sol, direction et dimensions des mouvements de terrain, structure et relief à l'aide des courbes équidistantes de même niveau.

Les méthodes et les instruments employés varient suivant l'échelle de la carte à obtenir.

Aux grandes échelles, pour la carte au 1/25.000e de l'Indochine, par exemple, on exécute des opérations de topométrie dans lesquelles tous les points sont situés par rapport aux distances qui les séparent des points de base, mesurées soigneusement. On complète d'abord le réseau géodésique par une polygonation au tachéomètre entourant le travail. Le levé proprement dit est exécuté ensuite à la planchette déclinée et à la règle à éclimètre, par cheminement et rayonnement.

Aux petites échelles (carte générale au 1/100.000e) le levé est beaucoup plus délicat, surtout dans les régions couvertes de végétation. Le topographe opère également à la planchette déclinée mais avec un instrument doté d'un système optique plus puissant, l'alidade holométrique. Le levé est basé sur une succession de stations déterminées par relèvement graphique sur les points géodésiques et en intersectant de chacune de ces stations tous les points naturels ou construits visibles aux alentours. La difficulté réside surtout dans la représentation du terrain et le dessin des courbes du relief entre ces points. C'est là tout l'art du véritable topographe nécessitant un sens particulier du terrain. Cette opération est particulièrement délicate en pays boisé où les vues sont extrêmement limitées, où les formes et les accidents de terrain disparaissent sous une forêt épaisse. Le nombre des stations doit cependant être réduit et bien choisi, du fait même qu'elles nécessitent de gros travaux de déboisement ou souvent des plates-formes élevées dont l'édification est longue et coûteuse. Une autre difficulté résulte de la réduction imposée par la petitesse de l'échelle qui fait qu'on ne peut représenter tous les détails de la planimétrie et du relief. Il faut donc voir les ensembles, la structure générale et les lignes principales du terrain. Il faut cependant en rendre une image exacte quoique généralisée.

Pour exécuter toutes ces opérations il est évidemment nécessaire de parcourir le pays dans les coins les plus sauvages et les plus reculés.

Le levé des cartes aux petites échelles est un travail qui demande des opérateurs compétents, ayant le sens du terrain, bien entraînés et particulièrement robustes.

PHOTOTOPOGRAPHIE. — Le Service Géographique de l'Indochine n'a pas été sans suivre de très près les progrès des méthodes de phototopographie. L'appoint des photos aériennes prises à la verticale est d'usage courant depuis 1920 pour les levés de la carte au 1/25.000e et pour les travaux de révision et de mise à jour des cartes.

Le problème de l'utilisation des photos aériennes est relativement simple en pays plat et découvert, il est autrement compliqué en pays accidenté et boisé.

En pays plat et découvert, il suffit de « redresser » la photographie, de la ramener à l'échelle désirée et de la restituer c'est-à-dire en tirer, après identification sur le terrain, les détails planimétriques qui y figurent. Au Service Géographique de l'Indochine, cette restitution est faite à la chambre claire. Elle est réalisée à l'aide de quatre points au moins, dits points de restitution qu'il est indispensable de déterminer sur le terrain par les méthodes habituelles pour les amener ensuite, au cours de l'opération de restitution, en coïncidence avec ceux de la photographie. Ce procédé augmente dans de fortes proportions le rendement des levés.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La mise à jour des cartes déjà éditées se fait de la même façon chaque fois qu'on dispose de photographies aériennes. On fait coïncider les lignes générales visibles à la fois sur la carte et sur la photo et on dessine, après les avoir identifiées, les parties à ajouter à la carte.

En pays accidenté les déformations provenant de la projection perspective fournie par l'appareil photographique, modifient sensiblement les positions relatives des points d'altitude différentes.

Cependant ce problème a été résolu à l'aide de la stéréoscopie qui permet de reconstituer l'image plastique du terrain.

Dans un premier procédé on prend des photographies au sol des deux extrémités d'une base en mesurant en même temps au photothéodolite les angles des points de restitution choisis.

Dans un deuxième procédé, les photographies sont prises par avion à la verticale avec un recouvrement suffisant pour utiliser la stéréoscopie.

Des appareils perfectionnés sont maintenant parfaitement au point pour exécuter la restitution complète (courbes de niveau et planimétrie) des couples de photographies au sol ou aériennes. En France le Service Géographique de l'Armée se sert d'appareils du type Poivilliers.

Le Service Géographique de l'Indochine avait obtenu en 1940 les crédits nécessaires (60.000 $) pour l'achat d'un de ces appareils. La guerre et les événements qui l'ont suivie ont malheureusement arrêté l'exécution de ce projet.

A noter en passant qu'on est porté à considérer la phototopographie comme un moyen complet et rapide d'exécution des cartes. Il y a lieu de rétablir les faits. Elle remplace une partie seulement des opérations topographiques mais ne permet pas de les éliminer entièrement. La triangulation géodésique préalable sur le terrain est indispensable. De plus de nombreux points de restitution (quatre au moins par cliché) sont à déterminer par les méthodes habituelles en position et en altitude. Il faut également s'enquérir des noms des villages, des rivières, etc... D'autre part il est impossible de restituer les détails planimétriques cachés par la végétation. Un travail important de complétage et d'identification sur le terrain est donc toujours nécessaire.

Malgré cela il est certain que la photogrammétrie est destinée à rendre les plus grands services et à être de plus en plus employée.

C'est la topographie de l'avenir.

Cette courte étude a tenté de faire ressortir le mérite des opérateurs aussi bien géodésiens que topographes et la complexité de leur tâche. Ils exécutent pendant huit à neuf mois par an un rude labeur sur le terrain dans de dures conditions. Ecole d'énergie, d'endurance et de courage mais non sans risques.

Le Service Géographique conserve pieusement le souvenir de ceux qui sont morts sur le terrain ou des suites de maladie contractées au cours des travaux.

Dix-huit officiers, vingt-deux sous-officiers ou hommes de troupe et trente Indochinois, tirailleurs ou gardes, victimes des insoumis, de la brousse malsaine, d'accidents de toutes sortes, ont donné leurs vies pour l'établissement des cartes.

Néanmoins les travaux continuent dans les régions de plus en plus déshéritées, malgré les difficultées accrues, malgré les risques, avec la même ardeur, avec la même foi et avec le même désir de coopérer à la grande œuvre qui permettra de faire connaître les régions les plus reculées du pays.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Au Laos (Xieng-Khouang). — Le signal du Pou Chown Si.

Balise sur un arbre au Cambodge.



Topographes en station sur un point géodésique.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

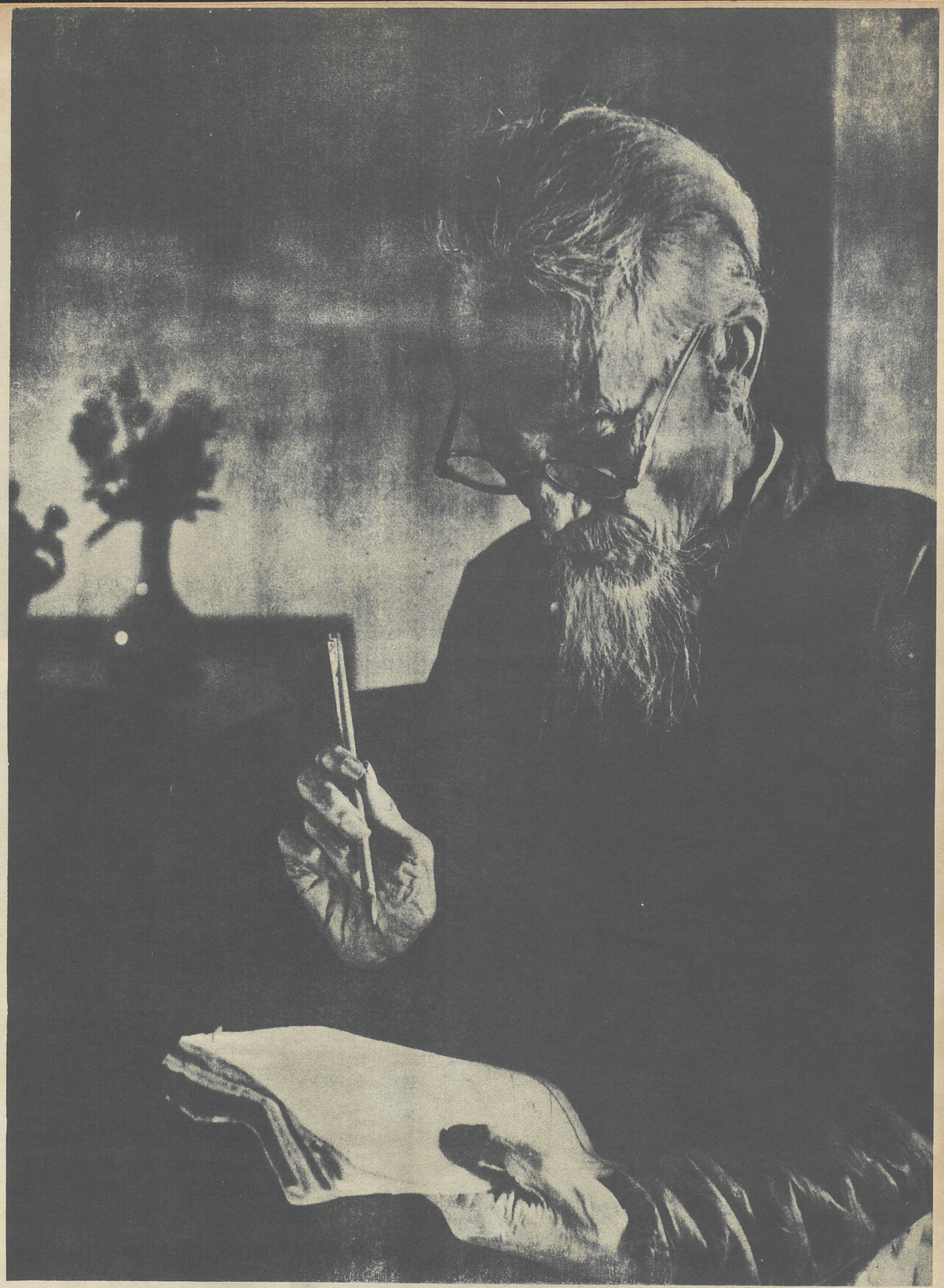


Photo NGUYEN-NHU-HOAN
(4e prix de notre Concours de photographie.)

Vieux lettré.

Une bonne composition classique, un peu trop « sujet de genre », mais bien équilibrée grâce au jeu des taches lumineuses, accents posés sur les parties importantes du sujet: la tête, le papier et la main.

A noter l'« astuce » du vase à l'arrière-plan meublant le fond uni, mais fond que l'on aurait pu supprimer par un cadrage différent.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

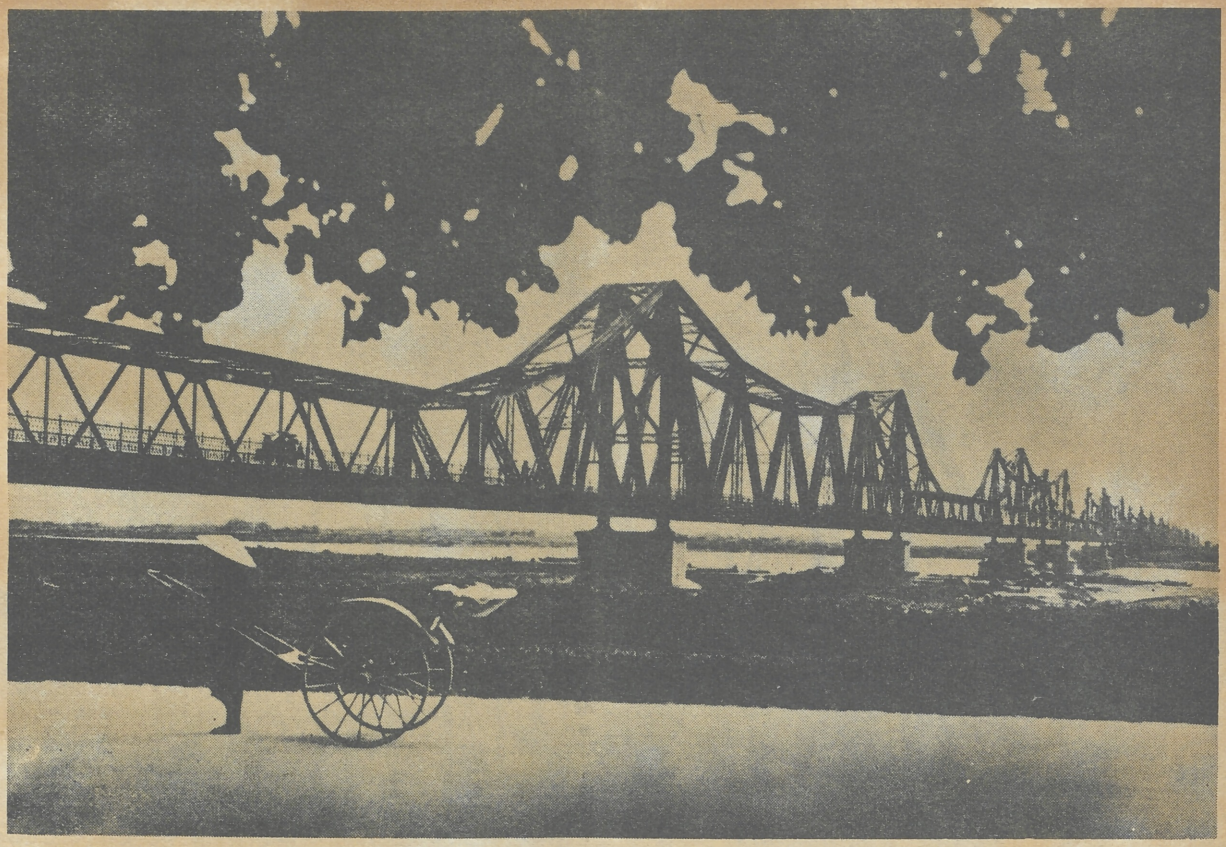


PHANTHIET. — *Alignement des jonques des pêcheurs catholiques pour la bénédiction annuelle, le jour de la Saint-Pierre.*

Photo LE JARIEL
(5e prix de notre Concours de photographie.)

Outre l'intérêt documentaire de cette photographie, elle constitue un bon exemple de l'effet obtenu par la répétition du même motif. Effet déjà utilisé d'une façon plus intéressante encore par le même auteur dans sa « rue des Jarres à Phan-thiêt ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



↑ *Avant l'élargissement.*

HANOI

—

LE PONT DOUMER

Après l'élargissement. ↓



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE PONT DOUMER

par Paul BOUDET

LE créateur de l'Union Indochinoise, Paul Doumer avait, avec sa claire vision des destinées futures de ce qui n'était alors qu'une ébauche, nettement aperçu la nécessité primordiale d'organiser les transports terrestres, fluviaux et maritimes.

Il mériterait, à bon droit, de figurer parmi ceux que Kipling nomme les bâtisseurs de ponts, car c'est à lui que l'on doit, avec le pont du fleuve Rouge de 1.600 mètres, celui de Hué, qui unit la cité royale à la ville française ; celui de Binh-loi, sur la route de Saigon à Biên-hoa ; ceux de Haiduong, Viétri, Lao-kay... et le plus beau et le plus léger de tous, le pont de Ham-rong, d'une seule arche de 160 mètres de portée.

Tout ce qu'on a fait, en Indochine, après lui, s'est inspiré de ses projets : il a prévu Dalat, capitale d'été, avec tout le développement qu'on entrevoit aujourd'hui, son chemin de fer, ses routes, ses écoles, ses casernes, le Transindochinois, unissant sans interruption la frontière de Chine au Siam, le chemin de fer du Yunnan, le port en eau profonde pour remplacer Haiphong, mais l'on a mis plus de quarante ans à exécuter, après de nombreuses hésitations et régressions, une partie seulement de ce magnifique programme.

L'esprit de suite, tenace et persévérant, est la qualité la plus indispensable aux hommes d'Etat : le mépris de l'opinion publique, à la limite extrême, doit en être une autre : Doumer possédait les deux et il en avait bien besoin.

Quand il décida de lancer sur le fleuve Rouge le pont gigantesque de 1.600 mètres, il ne trouva pas beaucoup d'approbations : les Annamites considéraient l'entreprise comme irréalisable. « Jeter un pont sur le fleuve Rouge ? Quelle folie ! Autant dire que nous voulions entasser les montagnes les unes sur les autres pour escalader le ciel. Un fleuve large comme un bras de mer, profond de plus de 20 mètres dont les eaux s'élèvent de 8 mètres encore dans la saison des pluies, dont le lit est mouvant, comblé ici, affouillé là, un tel fleuve ne peut être dompté, asservi, dominé par un pont le perforant, allant chercher ses appuis au fond de ses ondes puissantes, irrésistibles.

» Les mandarins aux idées les plus larges, à l'esprit le plus ouvert, doutaient que nous ayons pris une résolution aussi téméraire.

» — C'est un câble que vous allez mettre, d'une rive à l'autre, pour guider les bâteaux ? disaient-ils.

» — Mais non, c'est un pont de pierre et de fer que nous construirons sur le fleuve.

» — Le fleuve est bien trop large pour qu'un pont puisse tenir .

» — Nous l'appuierons sur des piles de maçonneries.

» — Le fleuve est beaucoup trop profond pour y mettre des piles.

» — Il nous est possible de bâtir à de grandes profondeurs.

» — Vous allez réellement faire une pareille tentative ? Vous ne craignez pas le mauvais effet que l'échec en produira sur la population ? interrogeaient-ils, anxieux.

» Nous les rassurions, nous leur promettions le succès, invoquant la puissance de nos moyens d'action.

» — C'est impossible ! s'écriaient-ils tout haut, ajoutant tout bas que c'était pure démence.

» La seule vue des piles sortant de l'eau dans les mois suivants, du montage des travées d'acier qui commençait, put les convaincre.

» — Cela est prodigieux, disaient-ils : les Français font tout ce qu'ils veulent. »

Mais ils pensaient dans leur for intérieur que le fleuve saurait bien déjouer les tentatives des hommes et réduire à néant leurs efforts.

Chose plus étonnante, les Français n'étaient pas plus enthousiastes que les mandarins annamites. L'entourage même du Gouverneur Général et jusqu'à l'Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, restaient sceptiques.

Le Courrier d'Haiphong, organe des commerçants de cette ville, se faisait l'interprète le plus véhément de cet état d'esprit.

Après avoir stigmatisé la mégalomanie de Doumer, le folliculaire ajoutait :

« Lorsqu'on construit un pont, on s'inquiète de savoir s'il est utile et s'il passe sur une rivière. Lui n'a pas pensé à cela. Il n'a pas pensé aux continuelles frasques du fleuve Rouge. Il n'a pas songé que ce fleuve capricieux change de lit avec une extraordinaire facilité. Et pourtant, il doit savoir comme tout le monde que l'ancienne résidence de Hung-yên a été mangée rapidement par les flots ; que dans la province de Sontay, on montre à cinq kilomètres du lit actuel du fleuve, un ancien lit qu'il a abandonné ; que, un beau matin, le pont, ce superbe pont, se trouvera sur la terre ferme, à quelques centaines de mètres des eaux de ce satané Sông Coi ? »

Sans doute, le fleuve n'est pas très stable, mais de là à penser qu'il déplacerait son lit de 1.600 mètres !

Sans plus écouter les critiques, bravant l'opinion des colons, des commerçants et les avis des fonctionnaires, Doumer décida de construire le pont : il le fut en moins de quatre ans, exactement trois ans et sept mois, alors que le délai accordé était de cinq années, et phénomène remarquable et exceptionnel, les crédits accordés ne furent pas dépassés.

Résultat merveilleux à tous égards et qui fait honneur à l'esprit de décision du grand Gouverneur Général, à l'initiative des ingénieurs et à la vaillante collaboration de tous les travailleurs annamites qui durent s'adapter à une besogne délicate, dangereuse et nouvelle pour eux.

La première pierre fut posée le 12 septembre 1898 avec la plus grande solennité : il y avait là,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aux côtés de Paul Doumer, le général Bichot, commandant supérieur des troupes ; l'amiral de Beaumont, commandant en chef de l'escadre d'Extrême-Orient ; le Résident Supérieur au Tonkin Fourès ; le Résident Supérieur en Annam Boulloche ; le Résident Supérieur au Cambodge Ducos ; les grands chefs de services, les présidents des Chambres de commerce du Tonkin, de la Cochinchine, du Cambodge et, du côté asiatique, le maréchal Sou, commandant des troupes chinoises du Quang-si ; l'ancien Régent d'Annam Nguyên-trong-Hiêp, représentant Nguyên-Thân, et le fameux Tông-dôc du Thuân-khanh Tran-ba-Lôc.

Une fois scellée, d'une truelle d'argent, à l'entrée du futur pont, la plaque de marbre noir qui porte la date du 12 septembre 1898 et rappelle cette cérémonie, le travail commença : il fallait tout improviser, dresser une main-d'œuvre à des travaux particulièrement délicats. Au début, c'étaient des Chinois qui avaient été embauchés, mais bientôt par leur habileté et leur endurance, les ouvriers annamites les évincèrent. Mineurs, forgerons, maçons, charpentiers, c'était une armée de plus de deux mille ouvriers qui atteignit, par moments, le chiffre de trois mille, qui travaillait, sous la conduite de quelque quarante directeurs, ingénieurs, contremaîtres français. Grâce à une sollicitude de tous les instants, il n'y eut pas d'accident grave, malgré le travail particulièrement pénible dans les caissons à air comprimé.

Le soir, les chantiers resplendissaient de puissantes lampes électriques, alimentées ainsi que les machines-outils et les compresseurs, par une usine de 350 chevaux.

***

Au risque d'être aride, il est nécessaire de donner quelques détails techniques sur l'ouvrage.

Plusieurs sociétés concurrentes avaient proposé un pont rectiligne, dont la monotonie eût été pénible à l'œil.

La maison Daydé et Pillé choisit le système dit cantilever, formé de travées équilibrées, dont la première application en France avait été faite au pont de Tolbiac, sur le chemin de fer de Paris à Orléans.

Quand on présenta la fière et élégante silhouette du pont sur une maquette représentant le paysage, beaucoup craignirent que cette dentelle de fer si légère ne put être jamais réalisée.

Mais ce qu'on n'aperçoit pas et qui fait la solidité de cette masse articulée, ce sont les vingt pilliers de 44 mètres de hauteur, dont 30 au-dessous du niveau du fleuve, sur lesquels repose la légère charpente de 1.682 mètres, qui s'élève à 17 mètres au-dessus des piles et à 61 mètres du niveau des fondations.

Le pont comporte deux travées extrêmes de 78 m. 70 et neuf travées de 75 mètres, alternées avec huit travées de 106m. 20.

Les travées de 75 mètres sont prolongées de chaque côté par des porte-à-faux de 27 m. 50 sur lesquels s'appuie une petite travée de 52 m. 20. Deux porte-à-faux avec une travée de 52 m. 20 constituent une travée de 106 m. 20.

La distance d'axe en axe des poutres est de 4 m. 75 et il existait en dehors de ces poutres, de chaque côté, un trottoir de 1 m. 30 de largeur libre, bordé par un garde-corps à mailles serrées de 1 mètre de hauteur.

Les travaux avaient été activement menés : en novembre 1901, le pont n'était plus loin de la rive gauche ; en janvier 1902, il posait ses griffes de fer sur cette rive et le viaduc de pierre, qui devait le relier à la gare, était presque complètement terminé.

Le 3 février, les deux rives étaient réunies, il ne restait plus qu'à établir le remblai de quelques centaines de mètres, ce qui fut fait en quelques jours.

Le pont avait réclamé, pour sa construction, 30.000 mètres cubes de pierres et 5.300 tonnes d'acier.

La dépense s'était élevée à 6.200.000 francs, sensiblement égale à celle qui avait été prévue.

Et ce fut une belle journée que celle où Paul Doumer, avant de rentrer définitivement en France, après un long et fécond gouvernement de cinq années (13 janvier 1897-mars 1902), put présenter au roi d'Annam Thanh-Thai, cette prestigieuse réalisation de la science et de l'industrie françaises.

Le 28 février, à 8 h. 30, le train quittant la nouvelle gare de Hanoi, emmenait S. M. Thanh-Thai, le Gouverneur Général et leur suite. Arrivés à l'entrée du pont, ils se rendirent à une tribune ornée de fleurs et de drapeaux pour entendre les discours du Résident Supérieur, du Président de la Chambre de Commerce de Hanoi, du Directeur général des Travaux publics Guillemoto, du Régent de l'Empire d'Annam, qui avait assisté à la pose de la première pierre.

Chacun loua la grandeur de l'œuvre et son utilité.

Le Régent Nguyên-trong-Hiêp dit l'admiration du peuple annamite pour le pont « grand et magnifique, qui s'étend comme un dragon vert, flottant sur la surface des eaux, ou un bel arc-en-ciel se dressant dans l'immensité des airs », et qui atteste les bienfaits apportés par la France protectrice. Et il rappelait la pensée d'un lettré ancien : « protéger un peuple avec la vertu, c'est aider un homme à franchir un fleuve », transition habile pour lui permettre de qualifier le Gouverneur Général de bienfaiteur du peuple.

Il ne manqua même pas la lyre du poète qui, en alexandrins plus dignes de Delille et de Volney que de Victor Hugo, célébra le fleuve Rouge,

... dont les flots ont porté,
Dans ce riche delta, paix et fécondité.

et le pont « géant de fer », qui le franchit et permet ainsi l'union de Hanoi et de Haiphong.

Il associa à cette apothéose le grand Gouverneur Général et il termina :

Partez heureux et fier, toi, fleuve ! suis ton cours.

Depuis le pont a tenu, il a défié les génies des eaux. Il a fallu l'élargir pour permettre de recevoir les voitures automobiles : en 1922, deux passerelles latérales ont été construites, qui s'avèrent aujourd'hui bien insuffisantes pour écouler le flot continu des véhicules.

Et personne ne conteste plus l'utilité de ce pont qui porte, à juste titre, le nom de Doumer.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MŒURS ET COUTUMES DU VIET NAM

La Chique de Bétel



par le Docteur NGUYỄN-XUÂN-CHỮ

La plupart des Occidentaux que le courant de la vie a poussés vers ces bords, ont émis un jugement sévère sur notre coutume de chiquer le bétel. Quoi de plus disgracieux que cette rumination incessante ! Quoi de plus effrayant que ces crachats « sanguinolents » sur le sol. Avec le temps, ils s'habituent à ces spectacles qu'ils considèrent avec indifférence, leur sensibilité s'étant fortement émoussée au contact des choses et des gens du pays. Ils finissent peut-être par paraphraser le philosophe et se dire : beauté en deçà, laideur au delà. Et ils n'ont pas tort, puisque certaines coutumes de l'Occident choquent pour autant la vue et l'entendement d'un Annamite. Un peu d'indulgence de part et d'autre, un effort mutuel de compréhension, voilà ce qu'il faut, ici comme ailleurs.

C'est en mâchant du bétel, avec autant de plaisir que si c'était du chewing-gum, que je commence cet article ; aussi, par la vertu de la chique qui « ouvre la voie aux entretiens », me suis-je surpris à divaguer au lieu d'entrer de plain-pied dans la question qu'il faut traiter.

Qu'est-ce qu'une chique de bétel ? — Voilà justement sur ma table de travail de belles chiques, préparées par une main experte, placées dans une boite en bois laqué rouge, aux dessins dorés.

Dans un casier, vous voyez des feuilles d'une plante appelée bétel, présentées en rouleaux longs comme la moitié d'une cigarette. A l'intérieur, on a mis un peu de chaux éteinte. Le bétel est âcre au goût mais possède un arôme particulier que recherchent amateurs et initiés.

Dans un autre casier, vous trouvez des poix d'arec débitées en quartiers. Le péricarpe, blanc ivoire, est de saveur agréable, mais la graine, brune et veinée, est amère et piquante. La noix fraiche est plus savoureuse et partant plus recherchée que la noix sèche ; cependant, dans une chique, il arrive assez souvent qu'on prend un morceau de l'un avec un morceau de l'autre.

Dans un troisième casier, s'étalent de petites tranches d'une écorce amère, celle d'un arbre appelé « cây chay ». D'un rouge violacé, laissant voir à la coupe de fines gouttelettes de sève blanche, elles sont désagréables au goût.

Voilà les éléments essentiels de la chique. Mais on voit encore dans la boite à bétel un étui à chaux et souvent un étui à tabac local dit « tabac laotien » (thuốc lào). C'est que la quantité de chaux contenue dans le rouleau de bétel, mise au hasard et souvent insuffisante ne représente pas exactement la dose qu'il faut pour donner à l'ensemble cette belle coloration rouge. Et puis certaines dames se plaisent à associer le tabac au bétel pour en renforcer la saveur.

La légende du bétel. — La coutume de chiquer date de l'époque semi-historique. Environ 2.000 ans avant l'ère chrétienne, sous le règne de Hùng-Vuong le Quatrième, vivait à la cour un noble mandarin de la famille Cao qui avait deux fils, Tân et Lang, qu'on avait grand-peine à distinguer l'un de l'autre, tellement ils se ressemblaient. Orphelins à l'âge de 17 ou 18 ans, Tân et Lang se mirent à l'école du prêtre taoïste Luu-Huyên qui poursuivait dans la solitude le grand rêve de l'immortalité. La fille du taoïste tomba amoureuse des deux frères mais voulut accorder sa main à l'aîné. Pour savoir lequel était l'aîné, elle leur offrit un jour de la soupe avec une seule paire de baguettes. Elle vit alors l'un d'eux présenter avec déférence les baguettes à l'autre et fut ainsi fixée dans son choix.

Tân, après le mariage, se montra moins affectueux à l'égard de Lang qu'il délaissa. Lang, blessé à mort dans son amour fraternel, dégoûté des choses de ce monde, quitta la maison ancestrale, erra longtemps sur des routes inconnues pour venir échouer au bord d'un torrent. Là, à bout de courage et de force, il se jeta dans l'eau tourbillonnante et fut instantanément transformé en un rocher solitaire.

Tân, à la disparition de Lang, fut pris de remords. Il partit à sa recherche. Après plusieurs jours d'une marche forcée, épuisante, il arriva au même endroit. Arrêté également par le torrent, rendu, désespéré et perdant confiance, il s'étendit sur le rocher, pleura, pleura jusqu'à en mourir et fut changé en un aréquier qui poussait tout droit vers le Ciel sa plainte et dont la tête échevelée semblait tourmentée par le repentir.

La jeune femme, anxieuse de ne pas voir son époux revenir, partit à sa recherche. Les pieds ensanglantés, l'âme meurtrie, elle parvint au bord du même torrent. Brisée de fatigue et de douleur elle pleura abondamment, rendit le dernier soupir et fut muée en une tige de bétel qui s'accrocha aussitôt à l'aréquier pour l'entourer affectueusement de ses lianes.

Le prêtre taoïste, qui dut s'incliner devant ces secrets du Sort, se borna à élever à la mémoire des trois disparus un temple au bord du torrent, témoin babillard mais discret de ces métamorphoses miraculeuses.

Un jour Hùng-Vuong, en tournée d'inspection, passa par là. Il vit le temple, s'enquit de l'histoire

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et contint avec peine son émotion. Il donna l'ordre de cueillir un fruit de l'arbre et une feuille de la plante. Il les mâcha pour les unir intimement. Quand il cracha sur le rocher le mélange plein d'amertume, il fut très étonné de le voir prendre une belle coloration carminée. L'Empereur répéta l'expérience avec de la chaux, trouva la chique savoureuse et aromatique et en fit répandre l'usage parmi le peuple pour perpétuer ce double exemple d'amour conjugal et d'affection fraternelle.

COMMENT ON PRÉPARE LA CHIQUE. — La préparation de la chique, bien que simple, demande pourtant un long apprentissage. Car rien qu'à voir la façon dont les divers éléments sont présentés, on reconnaît l'adresse ou la gaucherie de la ménagère qui les a apprêtés.

pressé ou que la provision de rouleaux est épuisée, on peut, au risque de passer pour grossier, plier la feuille à la diable, comme ferait un profane.

On achète au marché un tronçon de « cây chay » ou « vỏ chay » qui puisse servir pendant plusieurs jours. Pour le conserver frais, on l'entoure de feuilles de bananier. Quand on s'en sert, on râcle au couteau la fine enveloppe périphérique, on découpe l'écorce en tranches minces de 15 à 20 m/m de long sur 10 m/m de large et de 1 à 3 m/m d'épaisseur.

La chaux est présentée telle quelle ou teintée en rose. Le pot à chaux (généralement en terre cuite) en contient pour plusieurs mois et l'étui à chaux (généralement en cuivre) en contient pour plusieurs jours. La croûte de chaux formée à l'ori-



La préparation d'une chique.

La boîte à bétel, le couteau, le crachoir, le régime de noix d'arec, l'écorce de cây chay, le pot à chaux.

On prend une noix fraîche, on enlève au couteau l'écorce verte qui la recouvre, on sectionne la partie relativement dure, on débite le reste en deux, trois ou quatre quartiers selon la grosseur du fruit. Chaque quartier comprend donc une portion du péricarpe et une partie de la graine.

La feuille de bétel doit être découpée de façon à permettre de faire un rouleau cylindrique régulier, retenu par le pétiole qu'on pique en son milieu. La bonne ménagère qui a le coup d'œil et la main sûrs présente toujours des rouleaux de même grosseur et de même longueur. La quantité de chaux éteinte qu'on met dans le rouleau de bétel ne doit pas être exagérée, de peur d'occasionner une inflammation de la muqueuse buccale. Il est même préférable d'en mettre moins qu'il ne faut, car le consommateur pourra y remédier facilement avec de la chaux contenue dans un étui *ad hoc*. Dans les grandes occasions (mariage par exemple), les rouleaux de bétel présentent aux deux bouts deux petites ailettes dites « ailes de fée » ou « ailes de phénix », suprême signe d'élégance ! Au contraire, quand on est

fice du pot, doit être conservée avec un grand soin car elle symbolise aux yeux des personnes superstitieuses la prospérité du foyer. C'est ainsi que le fait de casser le pot ou seulement la croûte est considéré comme l'annonce d'un grand malheur imminent.

COMMENT ON CHIQUE. — Chiquer est un art. D'ordinaire, on prend d'abord un quartier de noix d'arec, puis on y applique successivement un rouleau de bétel et une lamelle d'écorce amère. Cet ordre est suivi parce que le bétel est des trois éléments celui qui s'écrase le plus facilement et risquerait, s'il n'était pas ainsi serré, de se détacher du bloc consistant qu'on veut obtenir. L'ensemble est placé entre les molaires, comme entre deux étaux. Il faut mâcher lentement et tout doucement, de manière à obtenir un agglomérat assez résistant pour qu'on puisse parfois le faire valser entre la langue et le palais ou sauter d'un côté à l'autre de la bouche sans qu'il s'émiette. Si on sent que la chique est âcre ou aigre, « fade » (nhạt) comme nous disons, on y ajoute de la chaux. Si elle brûle la muqueuse

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

buccale, si elle est « salée » (mặn), c'est que la dose de chaux est trop forte et qu'il faut ajouter un peu de bétel, de noix ou d'écorce. Une bonne chique c'est-à-dire une chique bien assaisonnée en chaux (on le voit à sa couleur rouge) n'a rien de piquant ou d'amer ; elle est de saveur douce, voire légèrement sucrée.

La salive, plus abondante qu'à l'ordinaire, couleur de sang, chimiquement enrichie par la chique, est souvent rejetée dans des crachoirs en porcelaine ou en métal. Mais certains soutiennent que chiquer sans avaler ce n'est pas chiquer, comme on prétend que fumer (opium ou tabac) sans avaler la fumée, ce n'est pas fumer. Aussi se plaisent-ils à faire passer le suc dans le tube digestif avec un air de satisfaction évidente qui n'arrive pas pourtant, à encourager les timides à suivre leur exemple. Un jour, l'épreuve m'a semblé tellement séduisante que j'ai absorbé le liquide, ce qui m'a littéralement « enivré ». Oui, enivré, à peu près comme lorsqu'on prend de l'alcool de riz.

Vie privée. — Un garçon est né (les filles ne comptent guère, hélas !). A la cérémonie annuelle en l'honneur du premier ancêtre (tế tổ), on en fait la déclaration au chef de famille, généralement au moyen d'une bouteille d'alcool de riz et d'une dizaine de chiques de bétel. Son nom est alors inscrit dans le rôle de la famille et dès ce moment il participe à la vie commune. Ainsi, tout comme les adultes, il a droit à un cadeau en nature à chacune des cérémonies de ce genre : une boulette de riz gluant avec un petit morceau de viande de porc. Mais aussi il doit contribuer à part égale aux dépenses de la grande famille si cette dernière ne dispose pas suffisamment de biens culturels.

A l'âge de 5 ou 6 ans, quand ses parents le jugent apte à recevoir les précieux enseignements des grands Sages, il est envoyé au magister du village. Lors de son admission (nhập môn), il faut des offrandes à Confucius et aux ancêtres du professeur, parmi lesquelles figure en bonne place le bétel.



La feuille de bétel, la tranche de noix d'arec, l'écorce et la chique prête à être mâchée.

Une chique dure environ 10 minutes. Quand elle ne « donne » plus, c'est-à-dire quand elle ne produit plus d'effet sur l'organisme, quand ses principes agissants sont taris et que la salive se fait plus rare, on la rejette, mais toujours avec regret. D'aucuns, au cours de la mastication, la retirent de temps à autre de leur bouche pour en apprécier en fin connaisseur la belle coloration ; je concède que le geste manque d'élégance.

Les vieilles gens aux mâchoires dégarnies ne renoncent pas pour cela à l'usage du bétel. Ils ont alors recours à un petit mortier spécial généralement en cuivre, auquel est attaché un pilon aplati et dentelé, instruments qu'ils emportent toujours avec eux dans leurs déplacements, comme fait le soldat avec sa baïonnette. La chique est mise dedans, puis convenablement broyée avant d'être servie. Et c'est un spectacle vraiment curieux (que ne suis-je peintre !) que ces octogénaires courbés sous le poids de l'âge, aux yeux méditatifs, aux joues creuses, à la bouche édentée, et qui ruminent sans cesse, avec un visible contentement, comme ils feraient avec les souvenirs dorés de leur lointaine jeunesse.

A QUELLES OCCASIONS ON CHIQUE. — Ce plaisir est tellement recherché qu'on chique partout, du nord au sud de l'Annam, du haut en bas de l'échelle sociale, et dans toutes les circonstances importantes de la vie privée ou publique.

Le jeune homme qui a remporté des succès universitaires, fait des offrandes aux mânes protecteurs de ses ancêtres, en hommage respectueux de sa reconnaissance : on voit encore l'inévitable bétel.

Il se marie. Ici plus qu'ailleurs, le bétel s'emploie avec toute sa signification symbolique : fidélité conjugale à toute épreuve. On sait que le mariage en Annam comporte une suite de cérémonie plus ou moins compliquées. A chacune d'elles, les noix d'arec sont de rigueur. Elles sont choisies avec un soin jaloux par la famille du garçon qui les offre à celle de la fiancée. Elles doivent être bien fraîches, bien tendres, de forme très élégante, en un mot au-dessus de tout reproche car, comme dit l'autre, le mariage et l'enterrement sont toujours sujets à des commentaires malveillants (ma chê, cưới trách). Nécessairement aux fiançailles (ăn hỏi), la demoiselle qui va essaimer si je peux dire, en offre à ses parents, à ses amis, à de simples connaissances, aux voisins du quartier en guise de faire-part. Le simple fait pour une jeune fille de recevoir ainsi le bétel d'un garçon est considéré comme un engagement sérieux. Voilà pourquoi, dans nos campagnes, quand un jeune homme entreprenant et beau parleur, offre, à la première rencontre, du bétel à une paysanne qui lui plaît, il se heurte souvent à un refus poli.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le jeune homme :

Miếng trầu của đáng là bao ?
Chẳng ăn cầm lấy cho nhau bằng lòng.

La jeune fille :

Thưa rằng : bác mẹ em răn :
Làm thân con gái chớ ăn trầu người.

Ce qu'un rimailleur de mes amis a traduit (ou plutôt interprété) de la manière suivante, en méchants vers bien entendu (il n'est pas méchant pourtant, le pauvre garçon, et c'est bien le cas de soutenir contre les grands clercs que le style ce n'est pas l'homme) :

Le jeune homme :

Que peut-elle valoir cette chique ?
Prenez-la pour me faire plaisir.
Ne dites pas : « Jamais je ne chique » !
Prenez-la pour me faire plaisir.

La jeune fille :

Mes parents m'ont toujours recommandé :
De refuser franchement toute chique
Que me présenterait un étranger,
Aussi ne prendrai-je pas votre chique.

Le jour du mariage, on offre à tout moment du bétel ou du thé. Le soir, les hôtes partis, dans l'intimité de la chambre nuptiale, les mariés doivent, en principe, consommer à eux deux cent chiques, offertes un moment auparavant aux deux génies du mariage (Ông Tơ, Bà Nguyệt) en reconnaissance de leur bonté d'avoir bien voulu présider à l'union de deux êtres assortis qui doivent vivre ensemble cent années d'un bonheur sans tache. Mais dans la pratique, ils prennent une ou deux chiques, en attachant à ce geste une valeur purement symbolique. Une personne superstitieuse serait tentée de croire que dans telle famille, s'il y a une ombre au tableau, c'est probablement parce que les conjoints n'ont pas pris toute la part de félicité qu'on leur a offerte le jour de leur union. Soit, mais les cent chiques contiennent de quoi vous mettre knock-out pour toute la nuit !

L'homme, devenu vieux et décrépit, sent davantage la menace de la mort, bien qu'elle soit présente à tout moment de la vie, même au moment de son mariage. S'il vient à trépasser, avant de prendre un repos éternel dans le champ ancestral, il est entouré de soins posthumes, dans de multiples cérémonies, et les enfants pieux continuent à lui présenter des offrandes, sans jamais oublier le bétel et le thé.

Vie sociale. — Les cérémonies du village, de même, s'accompagnent toujours d'alcool et de bétel.

Qu'un jeune homme demande qu'on inscrive son nom sur le registre du village pour participer officiellement à la vie commune et notamment pour avoir sa place aux agapes ;

Qu'un lauréat des divers concours et examens désire que ses compatriotes l'appellent désormais M. le Bachelier, M. le Licencié, M. le Docteur, etc..., etc..., au lieu de X..., Y... ou Z. ;

Qu'un homme, fonctionnaire ou non, ait obtenu un grade de mandarinat et veuille qu'on ajoute à son nom le titre auquel il a droit ;

Qu'un citoyen devienne, après élection ou désignation, représentant du peuple ou chef-adjoint du village ou simplement « bô », et sollicite une consécration officielle de la part de ses compatriotes ;

Qu'à certaines dates, on organise des cérémonies rituelles en l'honneur du génie tutélaire, par exemple quand l'Empereur, en récompense des bienfaits qu'il a prodigués à la population, lui décerne une sorte de témoignage de satisfaction ;

Toujours et partout, le bétel figure en bonne place à côté d'autres offrandes.

Les effets de la chique. — Très rares sont les Occidentaux qui ont eu le courage de faire un petit essai avec la chique de bétel. Tout le mal qu'on en a dit dans les cercles européens, principalement en ce qui concerne la saveur, décourage ceux-là mêmes qui voudraient vivre absolument la vie des Annamites et goûter à tous les plaisirs de l'intelligence et de la bouche que notre peuple s'accorde à ses moments de loisir. Et pourtant, l'habitude aidant (une habitude qui n'est pas lente à venir), le bétel procure au chiqueur un plaisir qui, pour n'être pas grand, n'en est pas moins véritable.

La belle couleur rouge tant recherchée par les amateurs est due uniquement à l'action de la chaux éteinte sur la noix d'arec. La feuille de bétel qui donne pourtant son nom à la chique ainsi que l'écorce amère n'y sont pour rien ; elles s'emploient seulement pour leur arôme.

Celui qui chique pour la première fois se trouve plutôt mal à l'aise : le suc lui brûle un peu la muqueuse buccale (je m'empresse à dire que cela ne tire pas à conséquence), la sueur perle sur son front, il a un soupçon de vertige et légèrement mal à la tête. Tout le monde doit passer par là ; d'ailleurs, comme dit le proverbe, il n'y a pas de rose sans épines. Le chiqueur habitué, lui, éprouve uniquement des sensations agréables : il a de l'entrain, il parle avec plus d'assurance, il se sent heureux de vivre et mieux armé contre les difficultés de la vie. Cela se lit sur sa physionomie plus ouverte, plus animée, plus hardie et aussi sur ses joues qui révèlent un teint plus rosé.

Le bétel dans la médecine traditionnelle. — Aux yeux de nos médicastres, le bétel a d'autant plus de valeur qu'il semble encore doué de multiples vertus thérapeutiques. Nous n'en citerons que les principales qui sont pour la plupart plutôt hypothétiques.

Le bétel préserverait efficacement de la carie et rendrait la denture plus solide.

Il permettrait à ceux qui travaillent dans la haute région aux « eaux malsaines » d'échapper aux effets mortels d'un climat meurtrier.

Le résidu des chiques, placé sur du charbon ardent, dégage une fumée capable de guérir le gonflement des bourses chez les nourrissons.

Un morceau de feuille de bétel appliqué au front et aux tempes dissiperait les maux de tête.

Une feuille de bétel, chauffée au préalable, qu'on applique sur l'ombilic d'un enfant torturé par la colique, produirait de bons effets.

Les graines de noix d'arec entrent pour une grosse part dans la composition des recettes contre les vers (principalement contre les ténias), la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dysenterie, les catarrhes des bronches, l'indigestion, etc...

LE BÉTEL DANS LA SORCELLERIE. — Les sorciers ne se privent pas de mettre à profit un article si répandu dans l'exercice de leur art diabolique qui, scientifiquement parlant, ne doit pas faire autant de mal que le peuple superstitieux pourrait le croire.

Ainsi telle voyageuse, dans ses déclarations au commissariat après un vol important à bord d'une chaloupe et dont elle a été victime, prétend qu'elle a été endormie par une femme inconnue au moyen d'une chique maléfique. Mais les mauvaises langues insinuent qu'elle aurait perdu tout son argent au jeu et que l'histoire a été inventée de toutes pièces.

Ainsi encore, la chique préparée spécialement par les sorciers de renom aurait le pouvoir d'attirer vers vous un homme ou une femme que vous aimez passionnément mais qui reste désespérément indifférent à vos avances réitérées. Mais, attention ! comme ce philtre est une chique et qu'il faut la faire prendre à l'être désiré, vous ne sauriez évidemment l'utiliser si vous n'avez pas affaire à un amateur de bétel.

OPINIONS D'UN REPRÉSENTANT ANNAMITE DE LA MÉDECINE OCCIDENTALE. — Notre confrère, le docteur Vu-ngoc-Anh, en 1928, a publié à Paris sa remarquable thèse sur : « La chique de bétel en Indochine » ; étude aussi originale que complète. Nous nous faisons à la fois un plaisir et un devoir de reproduire ici ce qu'il pense de la chique de bétel :

« *Action sur les sécrétions.* — Toutes les sécrétions de l'estomac et de l'intestin sont exagérées ; il y a là une action vraiment favorable sur le travail de la digestion. La sécrétion sudorale est augmentée également, surtout au niveau de la face.

» *Action sur la circulation.* — La pression artérielle s'élève momentanément, le nombre des battements augmente, d'où palpitations, sensations d'étouffement même parfois ; il y a vaso-dilatation périphérique surtout localisée à la face.

» *Action sur le péristaltisme intestinal.* — Elle se manifeste par des crampes, des coliques qui surprennent le chiqueur novice.

» *Action sur l'appareil respiratoire.* — Il y a augmentation et fluidification de la secrétion bronchique, d'où emploi de la chique dans les catarrhes des bronches, mais il y a risque possible de spasme et d'asthme passager...

» *Action sur la digestion en général.* — Par le bétel et l'écorce astringente, la chique apporte à l'organisme du tanin et des substances aromatiques dont le rôle est si important dans la digestion, surtout dans ces contrées tropicales où les fonctions digestives sont en général paresseuses.

» *Action sur le métabolisme calcique.* — La chique constitue enfin un apport continu de calcium dans l'organisme. Et ce n'est pas là un de ses moindres avantages dans les régions de plaines immenses aux eaux si pauvres en sels de chaux...

» On conçoit très bien que les femmes soient si friandes d'une substance qui est ainsi un véritable aliment nécessaire et qu'instinctivement, elles abusent du bétel pendant les suites de couches et même pendant la grossesse, malgré la réputation abortive de la noix d'arec. En réalité, par la chique elles n'atteignent jamais la dose abortive, même si elles prennent 20 à 30 chiques par jour ; elles peuvent donc en prendre sans inconvénient pendant toute la durée de leur gestation. Seule une sensibilité spéciale de quelques-unes exige une légère réserve.

» Par contre, en chiquant, ces femmes emmagasinent pour leurs enfants une quantité de chaux non négligeable, c'est ce qui explique en partie la rareté des maladies osseuses, congénitales ou acquises chez les nourrissons. »

⁂

Comme on le voit, la chique de bétel, nous citons toujours notre confrère, la chique de bétel « ne constitue pas seulement un ensemble anodin employé comme masticatoire mais agit activement sur les différentes fonctions de l'organisme suivant les procédés pharmaco-dynamiques des substances qui entrent dans sa composition.

» Son usage modéré est non seulement inoffensif mais très utile pour activer la nutrition générale d'un organisme paresseux. »

Nous vous conseillerions donc la bienfaisante chique si... vous consentiez à laquer vos dents pour avoir ce beau noir de jais dont nos mamans sont encore si fières. En tout cas faites un essai. Malgré vos grimaces, vous seriez tentés de répéter l'expérience puisque le philosophe a décrété que l'habitude commence dès le premier acte.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SOUVENIRS DE CHASSE

Du rêve à la réalité

par H. de MONESTROL

Quatre heures !... Il est temps de me mettre en route, puisque j'ai décidé de consacrer cette matinée de liberté à une partie de chasse sur le Cô-Hinh, cette montagne qui s'étend entre la plaine de Nha-trang, la voie ferrée et le fond de la lagune de Cam-ranh.

Elle paraît toute proche, vue de la plage au bord de laquelle j'habite ; mais pour atteindre l'un des contreforts qui permettent de l'escalader, il faut aller à l'autre bout et ce n'est pas chose si simple : d'abord, il me faut utiliser un pousse-pousse, prévenu la veille, pour faire deux kilomètres sur une sente sablonneuse où les roues enfoncent, tiré par un coolie et poussé par l'autre jusqu'au bord de l'arroyo, où un sampan m'attend, également retenu la veille. Alors on remonte au milieu des palétuviers le cours d'eau vaseux pour atteindre, après un trajet de plus d'une demi-heure, la terre ferme de l'étroite vallée de Dông-Bô, où commence le terrain de chasse.

La zone des cultures continue à s'étendre : l'an dernier il y avait quatre cases ; il y en a huit aujourd'hui. Le gibier s'est fait plus rare, de jour tout au moins. Il m'est bien arrivé à de récentes sorties de rencontrer encore au petit jour, cerfs ou sangliers attardés, regagnant la brousse épaisse après leur promenade nocturne dans lesdites cultures, et même un beau tigre qui, sans m'avoir aperçu, gagnait lentement, bien à découvert, des fourrés épais au pied d'une colline. Je le manquai d'ailleurs d'une balle à cent mètres malgré la grandeur de la cible.

Mais aujourd'hui je vais à la recherche des éléphants qui ne viennent plus que rarement dans la vallée, aussi me faudra-t-il sans doute aller chercher leurs pistes sur la montagne même...

Quelques cultivateurs sont déjà au travail ou devant leur case. Surpris de me voir partir seul, il en est qui s'offrent à m'accompagner, prétendant bien connaître où trouver cerfs ou sangliers; l'espoir d'une victime, qui leur reviendrait presque entière, les rend serviables. Mais, quand je leur réponds que mon gibier du jour est l'éléphant, il n'y a plus d'amateur pour me suivre. De mon côté, je n'ai pas besoin de gêneurs, et si j'abats un « ông lon », c'est une douzaine de coolies qu'il me faudra appeler pour revenir le lendemain prélever les trophées.

Ici, j'ouvre une parenthèse à l'intention des chasseurs : je viens d'écrire « ông lon », qui doit se traduire par « le grand monsieur ». Si en Cochinchine, l'appellation courante de l'éléphant est « con voi », en Annam elle est considérée comme discourtoise ; elle est même incomprise. Chez les Annamites et les Moïs, l'éléphant est toujours désigné par l'un des trois appellatifs suivants : ông bô, ông lon ou thit lon ; ce dernier terme surtout usité chez les Moïs et les Chams, dans les régions où la « grande viande » est consommée et appréciée.

Encore une demi-heure de marche et je commence à grimper par l'un des trois seuls sentiers praticables que je connaisse sur ce versant. Sentiers, c'est beaucoup dire, un passage à peine indiqué, tracé, par les éléphants et utilisé quelques jours dans l'année par des coupeurs de rotins. Mais, depuis trois ans que je viens rôder en ces lieux une ou deux fois par mois, je ne connais pas mieux comme chemin d'accès. Partout ailleurs, les flancs de la montagne sont abrupts ; ce n'est qu'un amoncellement de rochers gros comme des maisons, couverts de plantes grimpantes et de mousses humides, qui les rendent glissants. Il n'y a pas à s'entêter en se disant « j'arriverai ! » On ne grimpe pas, surtout encombré d'une lourde carabine.

Dans la vallée, je n'ai rencontré aucune trace intéressante ; peut-être sur les sommets serai-je plus heureux. Il y existe de vastes pâturages et c'est le lieu de parcours préféré de quelques petits groupes d'éléphants, cantonnés depuis combien de lustres sur ce massif, et aussi de quelques gaurs, rares survivants des troupeaux d'il y a vingt ans, décimés périodiquement par les épidémies.

Il a plu la veille ; la montée est pénible sur le sol glissant. Enfin, après plus d'une heure d'exercice musculaire excellent pour les jambes, j'ai atteint les sommets herbeux. Ils ondulent devant moi comme premier plan du tableau, car je suis sur la ligne de crête et puis embrasser du regard un immense panorama qui s'étend à plus de cinquante kilomètres en toutes directions, sauf au nord-ouest où de hautes chaînes de montagne arrêtent ma vue. Après cinq minutes de contemplation, qui ont permis à mon essoufflement de se calmer, je reprends tranquillement ma marche, en terrain presque plat à travers les hautes herbes. Ces herbes sont un mélange de « tranh », la paillote de montagne, et de grosses touffes de roseaux, hautes de trois à quatre mètres, aux feuilles coupantes comme des lames de rasoir, que l'on doit contourner. Et quand je pense que, vues de la plaine, ces grandes étendues verdoyantes des hauts sommets semblent être de charmantes prairies d'un gazon dru et court !...

Depuis un moment je suis la ligne de crête d'où mon regard plonge de chaque côté sur quelques centaines de mètres d'herbages ; il est arrêté plus bas par les frondaisons des forêts séculaires qui couvrent partout les flancs de la montagne. De distance en distance, je grimpe sur un rocher pour inspecter les alentours : pas un être vivant n'est visible, on n'entend même pas un oiseau, c'est le silence absolu dans le matin calme. Je continue mon chemin sans me presser, en songeant que s'il ne se présente aucune piste intéressante à suivre, j'aurai du moins la consolation

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'avoir agréablement excursionné en des sites sauvages, qui voient bien rarement passer un humain.

Surprise !... Mais surprise attendue puisqu'elle était l'objet de mes efforts : voici des herbes foulées encore couvertes de terre humide, des paquets de verdure rejetés à moitié mâchonnés et les larges empreintes bien nettes d'un gros éléphant qui a piétiné là il y a peu de temps certainement. Aussitôt je cherche alentour si d'autres traces ne sont pas visibles. Non ; il ne s'agit pas d'un troupeau, mais d'un solitaire ; un mâle sans doute, et, après avoir débrouillé sa piste, je lui emboîte le pas. Quelques centaines de mètres plus loin, il a quitté les sommets herbeux pour descendre dans la forêt proche. C'est de la haute futaie assez dense, recouvrant une épaisse végétation de rotins, palmiers nains et plantes à larges feuilles qui prospèrent dans la demi-obscurité et le sol humide du sous-bois.

Il n'y a pas cinq minutes que je suis la piste de mon animal dans ce dédale de verdure, quand parviennent à mon oreille des bruits imprévus : agitation violente du feuillage, ronflements et grognements qui ne peuvent provenir que de l'éléphant ; mais que fait-il donc ? Ce n'est pas l'habitude d'un solitaire de mener tel vacarme. En quelques secondes j'arrive à proximité et découvre alors qu'il s'agit de deux éléphants qui paraissent se battre. Le feuillage ne me permet pas de voir nettement les deux antagonistes et j'approche encore... Est-ce aujourd'hui que va se réaliser ce rêve fait parfois, en laissant vagabonder mon imagination de chasseur, d'une intervention au cours d'un combat singulier entre deux vieux colosses, porteurs d'énormes défenses, naturellement, qui aveuglés par leur acharnement dans une lutte sans merci, me laissaient approcher à quelques pas, puis tombaient sur place victime d'un doublé ?...

M'y voici à quelques pas : dix à douze peut-être ; je distingue la tête de celui qui me fait face : c'est un mâle de grande taille, mais ses défenses sont quelconques, plutôt petites relativement à sa masse. Et l'autre, qui me présente son gros arrière-train ?... Inutile de chercher à voir sa tête ; comme je suis un peu en contrebas, je vois son sexe : c'est une femelle. Adieu donc le doublé et les belles défenses.

Il s'agit évidemment d'une joute amoureuse et les deux partenaires, qui ne soupçonnent pas ma présence, continuent leur jeu. Il consiste en un recul de deux ou trois pas de part et d'autre, puis une ou deux secondes d'attente et les deux animaux se lancent simultanément en avant, tête baissée, les gros fronts se heurtant sans ménagement. Celui qui a le moins bien encaissé fait une glissade en arrière et on recommence. Le jeu est monotone, mais je ne voudrais pas servir de tampon entre ces deux fronts ; il s'accompagne de souffles violents, de ronflements et du bruit des broussailles écrasées. Voilà plus de cinq minutes que je suis en observation et je me décide à intervenir : je vais tirer ce mâle, faute de mieux.

Dans la position où je me trouve en contrebas le coup foudroyant au cerveau est presque impossible, sans risquer de casser la racine de la défense gauche. Cependant, quand le mâle baisse la tête pour foncer en avant, il se présente pendant une fraction de seconde dans une position vulnérable. Déjà je l'ai mis en joue trois ou quatre fois, mais sans avoir le temps de presser la détente au moment propice. Je reste alors la carabine à l'épaule et, enfin, ma balle part...

L'éléphant est tombé en avant, tandis que la femelle restait figée sur place, stupéfaite peut-être de voir son adversaire subitement knock-out. Puis sa cervelle réalise que le fracas qu'elle vient d'entendre n'est point l'orage inoffensif, mais une manifestation plus dangereuse et elle fait demi-tour lentement pour s'éloigner, à regret sans doute, car, passant devant moi, à cinq ou six mètres, elle s'arrête subitement. D'où elle est, elle doit me voir comme je la vois, car nul arbuste ne nous sépare ; je trouve cette proximité mal venue et ai épaulé ma carabine : le point de mire nickelé du guidon est juste sur le trou de l'oreille de ma voisine ; simple précaution, car je n'ai aucune mauvaise intention à son endroit : si je la tuais, elle roulerait sur moi sans que j'aie peut-être le temps de me garer. De son côté, si elle m'a repéré, elle ne saurait se montrer agressive sans risques, car s'élancer sur une pente glissante n'est pas permis à une masse comme la sienne. Enfin, elle se remet en route à pas lents et je vois sur ma gauche les frondaisons se refermer sur son gros postérieur...

Alors, je me retourne vers ma victime pour aller la contempler. Mais où est-elle ? Je ne vois plus cette grosse masse grise à demi-enfouie dans la végétation en s'y effondrant. J'avance : effectivement, il n'y a plus rien ! Pendant que je surveillais la femelle, le mâle, mal touché, s'est relevé pour filer discrètement. Voici l'emplacement piétiné par les deux lutteurs, l'endroit précis où le mâle est tombé, ses défenses ont labouré le sol mou qui garde l'empreinte de son gros corps. Evidemment j'ai râté le cerveau et c'est le coup de massue de la balle s'incrustant dans le crâne (450 kilogrammètres à cette courte distance) qui a jeté la colosse à terre le temps d'un étourdissement éphémère. Je prends néanmoins sa piste. L'éléphant est remonté sur les sommets herbeux qu'il a parcourus à bonne allure, à peu près en ligne droite. Il ne s'est sûrement pas mépris sur l'origine du coup reçu et a gagné d'autres forêts épaisses sur la pente opposée de la montagne à plus de deux kilomètres. C'est une poursuite inutile et qui m'entraînerait trop loin ; déjà, d'où je suis, il me faut pour rentrer plus de quatre heures ; j'abandonne.

« Vous êtes encore bredouille », comme me disait en pareil cas une dame de mon voisinage. Eh oui ! Mon carnier était vide, mais ma mémoire pleine de la scène surprise et nouvelle pour moi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

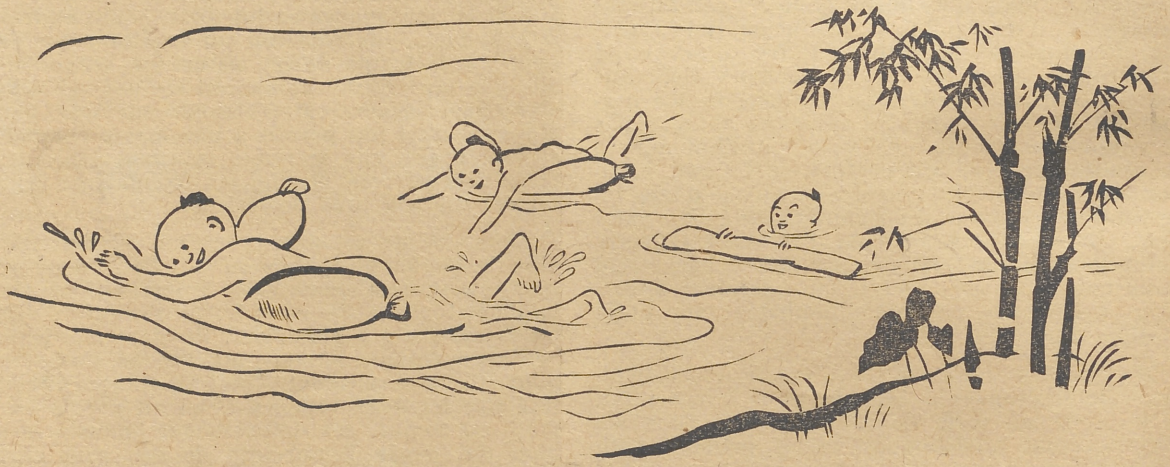
JEUX ET RIS DES ENFANTS ANNAMITES

(Suite)

(D'après une communication de NGO-QUY-SON à l'Institut Indochinois pour l'étude de l'Homme)

En été, les enfants, pour se rafraîchir, barbottent dans les mares ou les étangs. Il y a là, comme vous le pensez, matière à de joyeux ébats ; on assiste souvent au Tonkin à ce spectacle :

Nu ou en langouti, l'enfant descend dans l'eau et y apprend à nager. Il renverse d'abord son pantalon dont les bouts des deux jambes sont étroitement liés par des fibres de bambou. D'un geste rapide il plonge le pantalon sous l'eau. L'air qui y pénètre le fait gonfler et lui donne ainsi une forme de vessie. C'est sur cette vessie que l'enfant pose sa tête ou sa poitrine pour apprendre à nager en frappant alternativement ses mains et ses pieds sur l'eau. Mais cet exercice est souvent défendu par les parents, car il fait se déchirer plus vite le pantalon. Le plus souvent, par conséquent, l'enfant s'accroche à un tronc de bananier pour apprendre à nager. Quelquefois il s'assied dessus et agite ses jambes sous l'eau pour faire déplacer le bananier. Il dit qu'il chevauche ainsi un dragon, comme le roi Đinh-Bộ-Lĩnh !



Quand il sait nager, le petit Annamite a une prédilection pour le jeu intitulé « Thả mồi đớp bóng » (Jeter l'appât, happer l'ombre). Voici en quoi il consiste :

Les joueurs, au nombre de sept au minimum, torse nu, descendent dans une mare assez profonde. Ils font cercle autour d'une vessie de porc qui surnage à la surface de l'eau et qui est munie d'une cordelette longue d'une cinquantaine de centimètres. On tire au sort pour désigner celui qui doit happer à la nage le bout de la cordelette de la vessie.

Pendant qu'il s'y efforce, les autres joueurs frappent constamment leurs mains sur l'eau pour provoquer des ondulations qui déplacent la vessie. Si le patient réussit à l'attraper, le joueur qui se trouve tout près de lui, le remplace. S'il n'y arrive pas, il est déclaré vaincu. Il doit faire alors une pénitence qui prête beaucoup à rire. Il fait ce qu'on appelle : giồng cây chuối (planter le bananier). Pour cela il plonge sous l'eau, la tête en dessous et les pieds sortant de la surface de l'eau. Il doit rester dans cette position jusqu'à ce que tous les joueurs achèvent de chanter en chœur le texte suivant :

Thả mồi đớp bóng,
Je jette l'appât, tu en happes l'ombre.

Cho chóng mà lên,
Fais bien ta besogne.

Nếu không thì giồng cây chuối cho chúng ta xem.
Si non, plante le bananier pour nous laisser [admirer.

Et de rire !

***

Nous n'insisterons pas sur d'autres jeux bien connus comme la balançoire (đánh đu), fort en faveur chez les petits et les grands, notamment à l'occasion du Tết et des fêtes communales ; la lutte (đánh vật) ; les combats de coq ou de grillon, etc.

Arrêtons-nous quelques instants sur les chansons enfantines ; elles sont innombrables et le plus souvent très facétieuses, comme celle-ci entre autres, qui met l'ordre naturel des choses « cul par-dessus tête » et qui, par le contraste des images évoquées avec la réalité qu'ils ont sous les yeux, fait tordre de rire les petits ; remarquez qu'ils s'expriment en vers irréprochables, suivant la prosodie annamite :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Bao giờ cho đến tháng ba,
(Quand arrive le troisième mois,)
Ếch cắn cổ giắn tha ra ngoài đồng.
(La grenouille mord le cou du serpent et l'em-
[porte aux champs.)

Giao nằm cho lợn cạo lông,
(Le couteau s'étend pour permettre au cochon
[de l'épiler.)

Ba bốn quả hồng nuốt bà tám mươi.
(Trois, quatre kakis avalent la femme de quatre-
[vingts ans.)

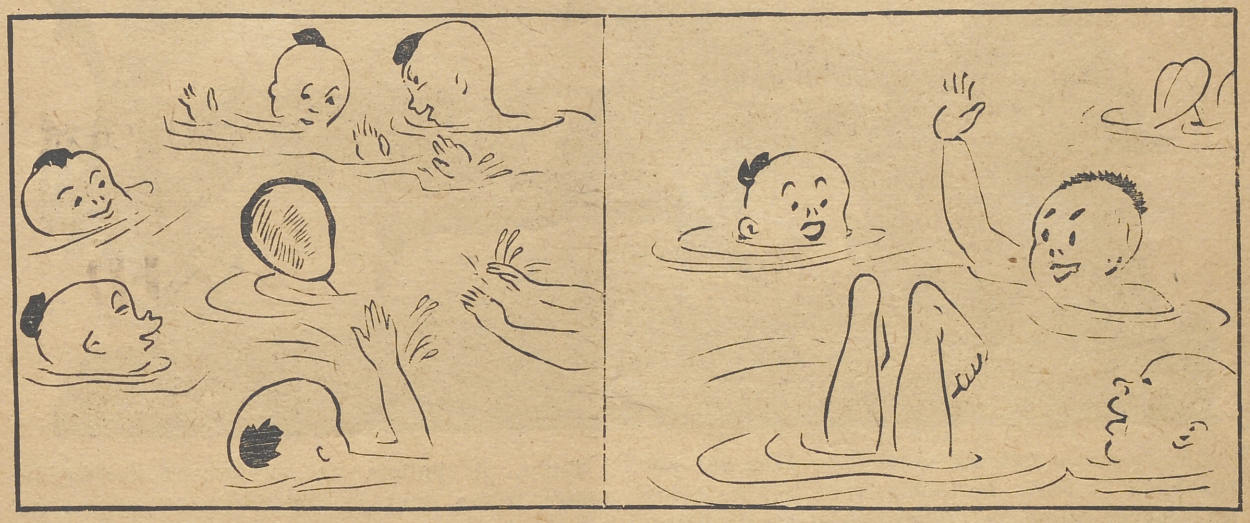
Chuối tiêu nuốt trẻ lên mười,
(La banane avale l'enfant de dix ans)
Ba bốn bình rượu nuốt người xôn xao.
(Trois, quatre flacons d'alcool boivent l'homme
[enivré.)

Ba bà đi bán lợn sề,
(Trois femmes vont vendre des truies,)
Bán thì chẳng được chạy về lon bon.
(Ne pouvant les vendre, elles retournent en trot-
[tinant.)

Voit-on sa mère partir pour le marché ? On lui suggère gentiment de ne pas oublier d'acheter une friandise pour son petit :

Mẹ em đi chợ đường ngoài,
(Ma mère va au marché lointain,)
Mua em cây mía vừa giài vừa cong.
(Elle m'achètera une canne à sucre à la fois lon-
[gue et courbe.)

Mẹ em đi chợ đường trong,
(Ma mère va au marché proche,)
Mua em cây mía vừa cong vừa giài.
(Elle m'achètera une canne à sucre à la fois cour-
[be et longue.)



Cào cào đuổi bắt cá rô,
(La sauterelle cherche à attraper le poisson
[« anabas. ».)

Cỏ lang cỏ nát lại vồ bắt trâu.
(Les herbes flétries enjambent le buffle.)
Gà con đuổi bắt đầu hâu.
(Le poussin cherche à capturer le vautour.)
Trứng gà tha quạ biết đâu mà tìm.
(L'œuf de poule emporte le corbeau on ne sait
[où.)

Aperçoit-on quelque paysanne revenant du marché ? On hurle cette « scie » bien rythmée et difficilement traduisible :

Ba bà đi bán lợn con,
(Trois femmes vont vendre des gorets,)
Bán thì chẳng được lon bon chạy về.
(Ne pouvant les vendre, elles trottinent pour
[retourner.)

Aperçoit-on deux notables, en conciliabule près du temple communal ? On murmure irrévencieusement la « scie » enfantine bien connue et si amusante dans le texte original :

Ông Nỉnh, ông Ninh, ông ra đầu đình,
ông gặp ông Nảng, ông Nang.
(Monsieur Ninh, Monsieur Ninh. Vous allez au
[bout du dinh, vous rencontrez Monsieur Nang,
[Monsieur Nang.)

Ông Nảng, ông Nang, ông ra đầu làng,
ông gặp ông Nỉnh, ông Ninh.
(Monsieur Nang, Monsieur Nang. Vous allez au bout du làng (le village) vous rencontrez Monsieur Ninh, Monsieur Ninh.)

***

Passons aux jeux « magiques ». La croyance à la sorcellerie, à la survivance de l'âme végétale et animale, hante déjà les jeunes esprits. On comprend donc que toutes les pratiques magiques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dont ils sont les spectateurs quotidiens soient l'objet d'imitation ou de railleries.

Pour se venger d'un ami qui lui a joué un mauvais tour, l'offensé simulera son cadavre par une figure en argile dont la forme doit rappeler plus ou moins celle du sujet qu'on désire ensorceler. Si l'ennemi est trapu, la figurine qui le représente doit l'être aussi ; si l'ennemi a une haute taille, la figurine doit l'avoir aussi. Mais il y a encore ceci qui n'est pas moins essentiel du fait qu'il rend, dit-on, plus efficace l'action ensorcelante. C'est que si l'individu dont on veut se venger a des envies au visage, des cicatrices aux pieds, ces défauts physiques devront nécessairement figurer sur le cadavre simulé.

Hú ma trơi !
(O revenants qui vous promenez !)

Mặt trời chưa lặn,
(Le soleil ne se couche pas encore à l'horizon.)

Con rắn bò ra,
(Déjà les serpents sortent.)

Con ma thập thò.
(O revenants ! Faites votre apparition !)

Après ces invocations, si les ma-trơi ne viennent pas, les enfants battent des mains et proclament que ces revenants les redoutent (sợ via), Mais s'il arrive que les feux follets apparaissent et s'approchent des enfants, ceux-ci, malgré leur courage, s'enfuient à toutes jambes !



On dépose la figurine ainsi faite dans une petite bière en terre. Le tout est fait par les soins du vengeur lui-même. Avant de fermer la bière, il montre du doigt le visage du mort improvisé et dit : « C'est ici le corps de (un tel) ».

Après avoir enterré le tout, il s'assied à côté de la tombe et fait exactement comme s'il pleurait une jeune personne morte : « Oh (un tel) ! Pourquoi abandonnes-tu tes parents et amis, tes frères et sœurs, pour t'en aller dans le monde de l'Au-delà ? C'est donc vrai que les feuilles jaunes restent encore sur les branches tandis que les feuilles vertes jonchent déjà le sol. O Ciel, le savez-vous ? ».

Et de rire.

Voici un jeu auquel s'adonnent seuls les courageux. Il s'appelle « hú ma trơi », invocation aux revenants qui se promènent.

On croit en effet que les feux follets sont des revenants. La nuit, ces revenants apparaissent en grand nombre dans l'immensité des rizières. A ce moment, seuls les enfants audacieux osent se rendre aux cimetières pour invoquer les ma-trơi en ces termes.

Enfin, on imitera les sorciers et devins de toutes sortes dont le commerce est encore si achalandé en pays d'Annam. On singera malicieusement ces scènes d'envoûtement si fréquentes par lesquelles un sorcier oblige un génie à s'incarner dans un patient. Par exemple, le génie sera l'« âme du balai », dans le jeu dit « Phụ đồng chổi ».

Un joueur auquel on fera incarner l'âme du balai s'assied immobile, un balai d'une main et quelques bâtonnets d'encens de l'autre. Un autre joueur qui remplit le rôle de sorcier récite le texte suivant tout en frappant un tambour :

Phụ đồng chổi !
(J'invoque l'âme du balai !)

Thôi lỗi mà lên !
(Qu'elle monte à l'instant !)

Ba bề bốn bên,
(De trois côtés, de quatre côtés)

Đồng lên cho chóng !
(Que l'âme vienne vite !)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Hoặc là cửa đóng,
(Si la porte est fermée,)

Cũng phá mà vào !
(Détruisez-la pour entrer !)

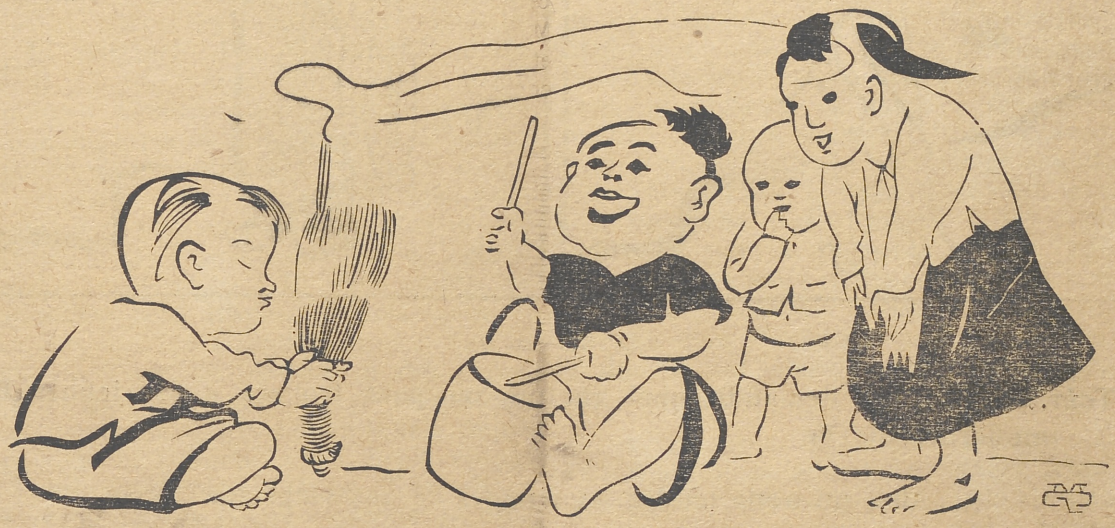
Cách sông cách ao,
(Même si vous êtes séparé de nous par des rivières [ou des étangs,)

Cũng lội mà sang !
(Nagez pour venir !)

Một lũ bảo nhau,
(Que vous vous entendiez,)

Đồng lên cho chóng !
(Pour venir vite !)

Le texte doit être cité d'une façon très monotone. Le sorcier le répète plusieurs fois jusqu'à ce que l'âme du balai s'incarne. Alors le patient qui est resté immobile jusqu'ici se lève brusquement et — nouvel apprenti-sorcier — court en tous sens et balaie tout ce qu'il trouve sur son



chemin, tandis que l'enfant-sorcier et les autres joueurs s'éparpillent dans différentes directions ou se réfugient en des cachettes, en riant bruyamment.

Un moment après quand il estime que le patient est assez fatigué de s'agiter, l'ordonnateur du jeu doit lui-même désensorceler son sujet en lui aspergeant la figure d'un peu d'eau froide !

Cela n'empêchera pas notre petit Nguyên-van-Nguyên, une fois devenu grand, de consulter le plus sérieusement du monde tous les sorciers de la création, comme les autres font !

Cách đò cách giang,
(Même si vous êtes séparés de nous par des bacs [et des fleuves,)

Cũng sang cho được !
(Tâchez de passer !)

Ông chổi đi trước !
(Que Monsieur Balai s'avance !)

Bà chổi đi sau !
(Que Madame Balai suive derrière !)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

HUMOUR ANNAMITE

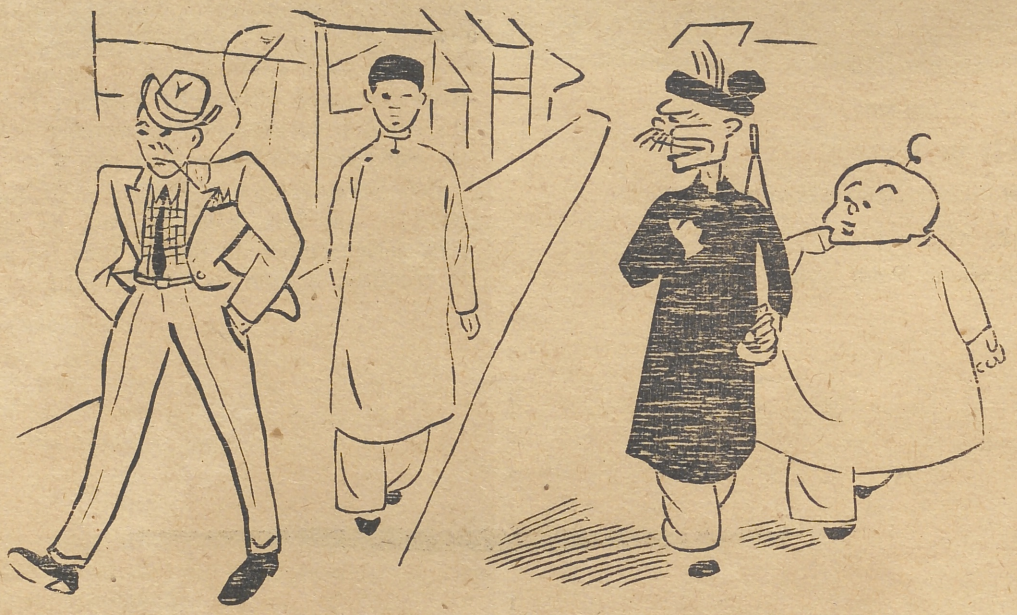
« Ly Toét et l'évolution du costume annamite ».



(1) (2)

Ly Toét. — « Je me demande quel charme on peut trouver à ces jeunes filles modernes ? » (1)

Ah ! qui nous rendra les femmes de nos vingt ans ! (2)



Ly Toét. — « Décidément, je préfère le costume traditionnel ! »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VISIONS ANCIENNES DE SAIGON

par Louis MALLERET

Les historiens ont avec les enfants et les artistes, le privilège d'enchanter leur regard de gravures et de dessins naïfs, dont les chroniqueurs et les voyageurs d'autrefois ont orné leurs récits. Ils poursuivent ainsi, parmi les feuillets des vieux livres, la chimère d'une résurrection du passé. Il y a une vie mystérieuse et intime des images. Comme les hommes qui les créèrent, il en est de mensongères. D'autres ont gardé par contre, la fraîcheur d'une vision ingénue. Je rangerai volontiers parmi celles-ci, les croquis des marins et des soldats du corps expéditionnaire de Cochinchine. Le croirait-on ? Il n'est guère de connaissance plus instructive des premières années de l'Indochine française, que la lecture du *Tour du Monde* ou des séries anciennes de l'*Illustration*. Et de même que La Fontaine s'en allait demandant à tous : « Avez-vous lu Baruch ? », je dirais volontiers à ceux qui font profession d'historien : « Avez-vous vu les beaux endroits du *Magasin Pittoresque* et du *Monde Illustré ?* »

Comment la ville de Saigon se présenta-t-elle à ceux qui la virent pour la première fois, aux environs de 1860 ? De la grande citadelle à la Vauban, construite en 1790, par Olivier de Puymanuel et détruite par Minh-Mang en 1835, il ne restait plus que quelques fossés. La seconde fortification, beaucoup plus restreinte, venait d'être rasée. La campagne commençait vers la rue La Grandière. La partie basse de la ville n'était, dit le *Courrier de Saigon* du 5 juin 1865, « qu'une plaine marécageuse couverte par les eaux à chaque grande marée », où il vivait une population laborieuse, « dans des paillotes à demi suspendues le long des rives du fleuve ». La voirie était inexistante et, la nuit, seuls quelques quinquets dirigeaient les passants. Quelques chemins étroits franchissant des ponts de bois et, longeant des talus, permettaient de gagner la ville haute, à travers le marais.

Sur le fleuve, l'arroyo chinois et le rach Thi-Nghè, la batellerie était active (*fig. 1*). Comme dans toute agglomération annamite, les quartiers du négoce étaient établis au bord de l'eau. « Des milliers de barques, dit le lieutenant de vaisseau Pallu de la Barrière, se pressent sur le bord du fleuve et forment une petite ville flottante ». La vision qui accueillait l'immigrant était du reste, plutôt décevante. « Le voyageur qui arrive à Saigon, écrit le même auteur, aperçoit sur la rive droite du fleuve une sorte de rue, dont les côtés sont interrompus, de distance en distance, par de grands espaces vides. Les maisons, en bois pour la plupart, sont recouvertes de feuilles de palmiers nains ; d'autres, en petit nombre, sont en pierre. Leurs toits de tuile rouge égaient et rassurent un peu le regard. Ensuite, c'est le toit recourbé d'une pagode ; les nappes, écourtées par la perspective, de l'arroyo chinois et de deux petits canaux qui servent de remise pour les bateaux du pays ; un hangar hors d'aplomb qui sert de marché et dont le toit semble toujours prêt à glisser sur la droite ».

Les gravures du *Monde Illustré* et de l'*Illustration* nous ont fidèlement conservé quelques-uns de ces aspects de la ville. Cette « sorte de rue », c'est sans doute la voie à laquelle nous avons donné le nom de Catinat, dans laquelle s'élevait une pagode (*fig. 2*). Ces maisons en bois ressemblaient à celle où, dans la même rue, s'établit le « Café Lyonnais » (*fig. 3*). Ces quelques maisons en pierre, ou plutôt en briques, avec des toits de tuiles, c'étaient celles que l'on rencontrait à Câu Ong Lanh, le long de l'arroyo chinois (*fig. 4*). Ces canaux fuyant à travers la verdure des jardins, ce sont ceux que l'on retrouve sur l'emplacement de tels de nos boulevards, dans une gravure du *Monde Illustré* (*fig. 5*).

Pour un homme de France, accoutumé à une vieille tradition monumentale et urbaine, la première impression n'était guère encourageante. Aussi voit-on ceux qui nous ont confié leurs souvenirs, insister à l'envi sur « la misère et la tristesse d'une cité sans grâces ». « Saigon, lit-on, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1861, ne répond pas à son pompeux titre de capitale de la vice-royauté du Cambodge. C'est un misérable village, composé de pauvres cabanes en feuilles de palmier, où aucun grand édifice public ou privé, n'attire l'attention du voyageur ». Pallu de la Barrière ajoute : « Cette rue en fondrières, ces maisons épaisses, cet ensemble un peu misérable,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

c'est Gia-dinh thanh que nous appelons Saigon ».

Dans la ville haute, dès que l'on avait dépassé l'ancien Camp des Lettrés où logèrent les spahis et les marsouins, on trouvait des tombeaux et des vergers dans lesquels se dissimulaient des villages avec des cases en paillote, que le recensement des *dinh* du groupe urbain Saigon-Cholon, nous a permis de localiser en partie. Par la « route stratégique », devenue la rue Frère-Louis, on pouvait gagner la ville commerciale, de tradition plus ancienne, dont Saigon ou plutôt Bên-nghè n'était qu'un faubourg éloigné.

Maîtres du commerce du riz, les Chinois s'étaient accommodés très vite de la présence des Français. Leur organisation était solide et elle datait de loin. L'on a écrit que l'immigration chinoise à Cholon, remontait à 1778. Peut-être y eut-il alors réellement, un nouvel afflux d'immigrants, chassés des centres de l'intérieur par la guerre des Tay-Son. Mais si l'on veut bien se rappeler que la Cochinchine fit longtemps partie du Cambodge, qu'il y eut avant Cholon une ville khmère connue sous le nom de Prei Nokor, dont l'observation aérienne montre les traces autour et à l'intérieur du champ de courses, on ne peut s'interdire de supposer qu'il y eut des Chinois à Cholon de très bonne heure, comme il y en eut à Angkor et dans beaucoup de villes de l'ancien Cambodge. Avec les temples des Congrégations de Canton, du Fou-Kiên, de Triêu-Châu, des Minh-Huong, etc..., Cholon présentait seule, un peu du caractère d'une cité.

Mais tandis que de nos jours, l'espace libre séparant les deux villes tend à devenir inexistant, il était alors immense. Seuls l'arroyo chinois, la route basse et la route stratégique constituaient un lien entre les agglomérations jumelles, traversant des villages plantés d'aréquiers et d'arbres fruitiers, comme celui des fondeurs, dans le quartier actuel de Cho-quan. Chemin faisant, le promeneur rencontrait quelques pagodes. Au delà de Cholon, sur la butte de Cây-Mai, où jadis s'éleva une tour khmère en briques, il apercevait un temple entouré d'arbres appréciés des poètes, auxquels la colline doit son nom. Tout près de l'endroit où s'élève l'actuelle mosquée de Cholon, on trouvait la pagode des Clochetons, transformée en fortin (*fig. 6*). Dans le quartier des Mares, s'élevait le Temple de l'Illustre Fidélité, qui seul a survécu à nos jours. Aux approches de Saigon, en arrière du terrain où fut construit plus tard le collège Chasseloup-Laubat, on pouvait voir la pagode Khai-Tuong dite Barbé, dans laquelle était né Minh-Mang, temple dont le grand Bouddha en bois doré, demeure comme témoin dans le Musée Blanchard-de-la-Brosse.

Quelle pouvait être alors la population des deux villes ? Les renseignements qui nous sont parvenus, demeurent évasifs ou contradictoires. « La population qu'en 1859 on aurait à peine osé porter à 2.000 âmes, peut être évaluée aujourd'hui, écrit le capitaine de Grammont en 1862, de 7 à 8.000, sans y comprendre la ville chinoise ». La guerre et les incertitudes des premiers temps de l'occupation avaient, à vrai dire, éloigné pour un temps, une partie des habitants. L'*Annuaire de la Cochinchine* pour 1865, donne le chiffre d'au moins 50.000 personnes, réparties en une quarantaine de villages. Mais ceux-ci avaient été détruits par les défenseurs de Saigon qui, devant les nouveaux occupants, n'avaient voulu laisser subsister que des ruines. Peu à peu ces villages s'étaient reconstruits. On en comptait douze en 1865, représentant 8.000 âmes, auxquelles s'ajoutaient 6.000 Chinois compris dans les limites du nouveau Saigon. L'évaluation totale de la population asiatique pour les deux villes, atteignait alors 20.000 habitants. Tous dénombrements précis étant alors à peu près impossibles, on ne peut qu'accueillir avec prudence ces estimations. Mais si l'on examine la superficie bâtie des deux villes, telle qu'elle ressort du plan de 1862, on peut les tenir pour assez proches et même au-dessus de la vérité.

Dans les deux cités, que les chroniqueurs de l'époque nous présentent sous un aspect disgrâcié, la vie autochtone n'était pourtant pas totalement privée de pittoresque. Avec le type de l'interprète semi-occidentalisé, n'étaient pas encore apparus l'ombrelle, les lunettes bleues et les souliers vernis. Dans les rues de la ville haute, on pouvait rencontrer quelque mandarin escorté de porteurs de parasols en tunique bigarrée (*fig. 7*). Ailleurs, dans les chemins étroits, circulaient des cavaliers sur des petits chevaux à selle rutilante et collier de grelots (*fig. 8*). La ville offrait déjà cet aspect cosmopolite qui paraît bien le trait le plus original de sa physionomie (*fig. 9*). On y comptait alors 200 Indiens, vivant auprès des Annamites et des Chinois, auxquels se mêlaient dans les rues et près des marchés tagals, soldats espagnols, turcos, spahis et matelots du corps d'occupation.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Fig. 1.
Quais de Saigon, sur la rive droite, en 1864.
(Illustration, *1864.*)

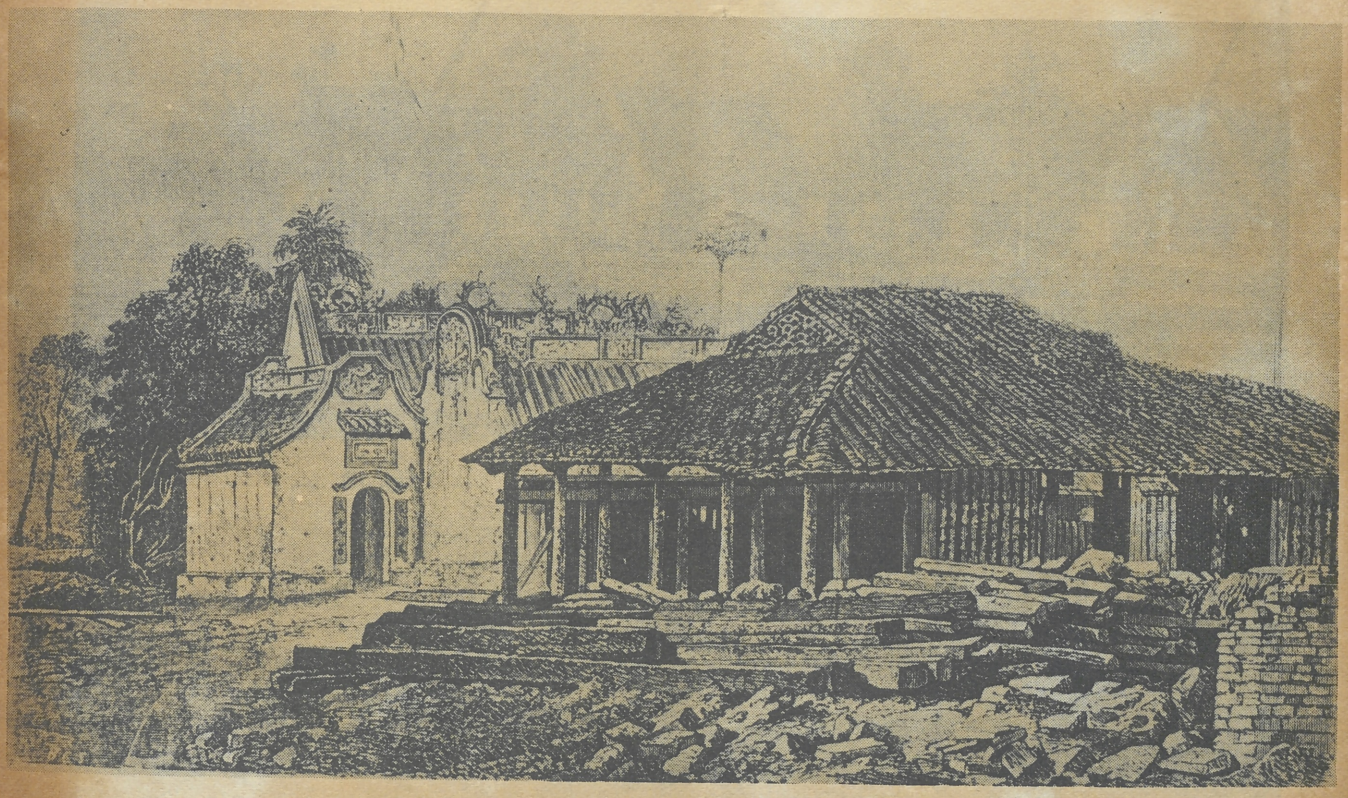


Fig. 2.
Pagode et cases annamites, dans la rue Catinat, à Saigon, en 1864.
(Illustration, *1864.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Fig. 3.

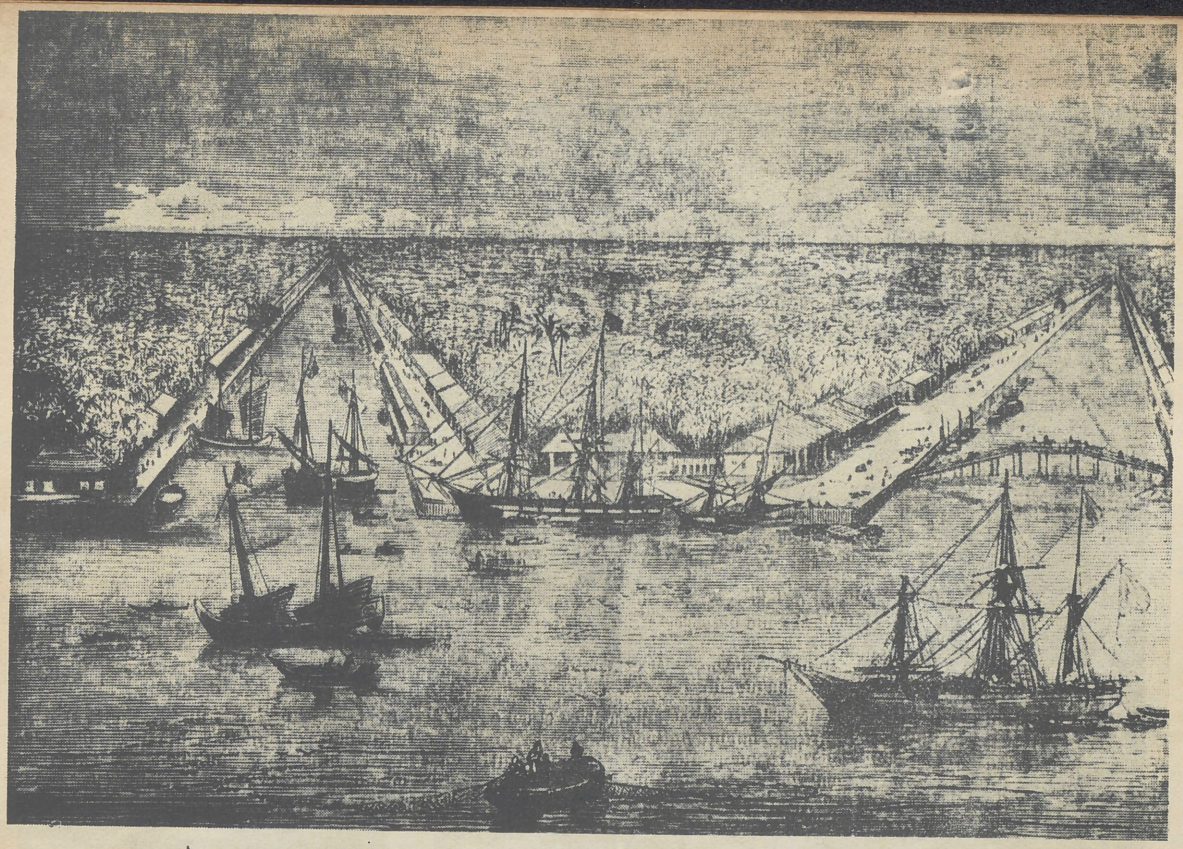


Fig. 4.

Fig. 6.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



↑

Fig. 5.

Fig. 3. — Le Café Lyonnais, dans la rue Catinat, à Saigon, en 1864.
(Illustration, 1864.)

Fig. 4. — Maisons en briques, sur les bords de l'arroyo Chinois, à Saigon, en 1864.
(Illustration, 1864.)

Fig. 5. — Panorama de Saigon, en 1860, vu de la Rivière.
(Monde Illustré, 1860.)

Fig 6. — La pagode fortifiée des Clochetons, à Cholon,
(Illustration, 1861.)

Fig. 7. — Mandarin militaire, à Saigon, en 1864.
(Illustration, 1864.)



Fig. 7. →

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Fig. 8. — Soldats et cavalier à Saigon, en 1872.
(Tour du Monde, 1875.)



Fig. 9. — Au marché de Saigon, en 1872.
(Tour du Monde, 1875.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 28 FÉVRIER AU 6 MARS 1944

Pacifique.

— Sur terre, les forces américaines ont effectué une nouvelle opération de débarquement sur les îles de l'Amirauté, situées dans l'archipel Bismarck, à 500 kilomètres au nord-ouest de la Nouvelle-Bretagne.

De violents combats se déroulent actuellement sur plusieurs de ces îles, avec les forces de la garnison japonaise.

— Dans les airs, l'activité de l'aviation alliée s'est de nouveau manifestée par une série de raids effectués sur les bases nippones suivantes :

— Buka, dans l'île Bougainville, le 25 février ;

— Les îles de Mille, Taroa et Jaluit, dans l'archipel Marshall, les 25, 27 février et 2 mars ;

— Rabaul, le 27 février ;

— L'île de Ponape, le 28 février.

Russie.

— La bataille pour la Baltique est maintenant menée par des opérations séparées contre les quatre villes-clefs défendant l'accès aux pays baltes.

Au nord du lac Peipus, l'aile droite de l'armée Govorov a repris son offensive en territoire esthonien et, par un mouvement tournant, est parvenue à isoler Narva, atteignant la côte du golfe de Finlande à l'ouest de cette ville.

Au sud de ce même lac, l'offensive soviétique contre la forteresse de Pskov se poursuit rapidement. Trois armées convergeant sur cette ville ont atteint ses faubourgs le 1er mars, et de violents combats de rue s'y déroulent actuellement.

Plus au sud, l'armée du général Popov, partant de la région de Kholm, a occupé le centre ferroviaire de Novorjev, le 29 février, et progresse rapidement en direction d'Ostrov, située sur la voie ferrée Pskov-Polotsk, à 20 kilomètres à l'Est de la frontière lettone.

Enfin, dans le secteur de Vitebsk, la pression russe s'accroît chaque jour.

— En Russie Blanche, la poussée soviétique en direction de Minsk s'est heurtée aux puissantes lignes de défense allemandes établies dans la région de Bobruisk.

En dépit du nombre important de chars engagés, les Allemands sont parvenus à repousser toutes les tentatives de percée russes au nord-ouest de Rogatchev.

— Sur le front d'Ukraine occidentale, après plusieurs semaines de répit, le général Zhukov, vainqueur de Stalingrad, a déclenché une nouvelle offensive de grande envergure au sud-ouest de Chepetovka, sur le flanc gauche du saillant soviétique, et a occupé la ville de Zaslav, à 20 kilomètres plus au sud.

Les éléments avancés auraient de plus atteint la voie ferrée Odessa-Lwow, d'importance capitale pour les Allemands, à hauteur de l'ancienne frontière de Pologne.

— Dans la boucle du Dniepr, depuis la prise de Krivoirog, deux colonnes motorisées soviétiques effectuent une poussée en direction de Kherson, dans le couloir situé entre les cours des fleuves Ingoulets et Dniepr.

Italie.

— Sur la tête de pont de Nettuno, les Allemands ont lancé un second assaut contre les lignes alliées, notamment dans la région située entre Carroceto et Cisterna.

Malgré la violence de l'attaque, aucun changement territorial n'a pu être obtenu.

EN FRANCE

27 février. — L'artisanat, cher au Maréchal, salué par lui le 1er mai 1942 dans son message de Thiers comme une des forces vivantes de la France et l'un des plus solides soutiens de la paix sociale, a été à l'honneur le 26 février. Ce jour-là, le Chef de l'Etat recevait dans le grand salon de l'hôtel du Parc les présidents des Chambres des Métiers de la zone Nord, venus des régions de Lille, Rouen, Laon, Reims, Nancy, Paris, Nantes, Orléans, Dijon, Bordeaux, Poitiers, et de la zone Sud, venus des régions de Marseille, Toulouse, Limoges, Clermont-Ferrand, Lyon, ainsi que les délégués à la propagande artisanale et les membres du service de l'artisanat.

Le Maréchal est accueilli par MM. Bichelonne, ministre, secrétaire d'Etat à la Production industrielle ; Philippe Henriot, secrétaire d'Etat à l'Information et à la Propagande, et Loyer, directeur de l'Artisanat. Il exprime tout d'abord sa satisfaction de voir les représentants qualifiés de l'artisanat, puis, avant de s'intéresser aux travaux qui ont marqué leur session, il évoque son message de Thiers.

Avant de regagner son cabinet de travail, le Chef de l'Etat exprime à M. Bichelonne son désir de visiter prochainement quelques chambres des métiers, puis salue l'assemblée en la félicitant : « de bien savoir ce qu'elle veut, de bien faire ce qu'elle veut, de bien faire ce qu'elle fait et de poursuivre sa tâche avec persévérance ».

~

26 février. — Une loi complétant et modifiant la réglementation générale de la défense passive a été publiée au *Journal Officiel* du 24 février.

Cette loi a pour but de mettre les échelons responsables de la défense passive en mesure de faire face sans délai aux nécessités de la guerre aérienne et d'autre part d'assurer en tout état de cause la protection des populations des villes et des lieux de toute nature. A cet effet, elle élargit et précise les attributions et les responsabilité du secrétaire d'Etat à l'Intérieur, des préfets et des maires en matière de défense passive, et aggrave les sanctions des infractions aux dispositions de la réglementation de la défense passive.

La loi prescrit également des mesures destinées à assurer la protection des populations civiles contre les gaz de combat.

~

28 février. — Les cordiers de Limoges ont fondé une société productrice et utilisatrice du chanvre.

L'idée maîtresse des cordiers limousins est de transformer totalement l'industrie du chanvre en associant le cultivateur et l'usinier jusqu'alors en opposition d'intérêts et en délivrant le petit producteur de tout le souci du traitement de la paille. Une partie de leur récolte est rétrocédée aux agriculteurs sous forme de cordes et de toiles.

~

29 février. — A Paris, fonctionne un centre des étudiants de la France d'outre-mer qui groupe quatre cents jeunes gens, originaires de lointains pays. La majorité est composée d'Indochinois et d'Antillais, de jeunes gens de la Réunion et de noirs africains. L'Océanie est également représentée. Des locaux de travail et de distraction sont mis à la disposition des étudiants. M. Cosset, directeur du centre, a confié au rédacteur d'un journal parisien : « Notre tâche la plus importante ne consiste pas à leur apporter le bien-être matériel, mais bien plutôt à les guider

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans leurs études et leur vie. C'est une culture d'âme que nous leur donnons. Nous devons nous en montrer dignes ».

~

Pour éviter une diminution de la ration de tabac, les services de l'Agriculture et du Ravitaillement, en complet accord avec le ministère de l'Economie nationale et des Finances envisagent une augmentation des surfaces cultivées en 1944.

Le total des superficies plantées devrait atteindre 25.000 hectares.

En présence des gros efforts déjà demandés aux producteurs dans de nombreux autres domaines et pour obtenir leur adhésion volontaire au plan de production prévu, des avantages en nature seront consentis sous forme de cartes supplémentaires valables un an, en nombre variable, suivant les surfaces cultivées.

Il est bien spécifié que la totalité des quantités de tabac produites, doit être obligatoirement livrée au service de l'exploitation industrielle du tabac.

Les nouveaux départements qui pourront produire du tabac dans ces conditions sont en zone Sud : l'Allier, le Cher, l'Indre et la Loire, le Jura et la Vienne.

~

3 mars. — Après plusieurs expériences à l'étranger : Amérique, Hollande, Angleterre, Danemark, Suisse et Allemagne, le préfet de police Jean Chiappe avait eu l'idée de femmes « agentes », que son successeur, M. Langeron, a mise à exécution. Mais l'idée n'a pas fait grand chemin et l'exécution en est restée à l'état embryonnaire. L'idée a été reprise.

Un groupe de jeunes femmes ont commencé à l'Ecole de police de Versailles un stage de huit semaines sous la direction du commandant Pichon, à l'issue duquel elles seront « agentes » accomplies. Après une période de formation durant laquelle elles recevront le même enseignement que leurs collègues masculins, elles iront assurer le service de la rue en Seine-et-Oise.

Cependant leur rôle se rapprochera beaucoup de celui de l'assistante sociale, s'attachant spécialement au dépistage de l'enfance malheureuse, à la surveillance des marchés, des files d'attente, du vagabondage. Les « agentes » auront droit à un béret, un tailleur, des chaussettes blanches et une arme terrible : le sourire.

~

Un train complet d'évacués volontaires composé de femmes, d'enfants et de vieillards a quitté Marseille, le 1er mars, à destination de Mende, dans le département de la Lozère.

~

Un journal parisien du soir a publié, transmises par son envoyé spécial à Vichy, les déclarations du président Laval devant les 120 présidents de Chambres de Métiers qu'il a reçus récemment :

Si je ne me souciais que de ma personne, je ne serais pas là. Je n'ai pas besoin d'être là. J'aime la campagne plus encore que vous ne pouvez le supposer, j'aime les champs comme un paysan aime ses champs. J'aime la vie externe, j'aime la vie simple, tels sont les premiers mots du Chef du Gouvernement.

Je parle à des Français, poursuivit-il, *je sais que c'est dans vos échoppes, dans vos ateliers que se façonne l'opinion de la France. Je sais à quoi je m'expose pour essayer de sauver mon pays. Je connais l'ingratitude et, dans le monde présent, je trouve cela naturel. Si je voulais avoir la gratitude des Français, je devrais tourner le dos à mon devoir. Provoquer les applaudissements dans une foule, c'est facile, mais j'ai une certaine expérience de la vie publique française. J'ai vu comment de mauvais bergers ont pu conduire notre malheureux pays dans la situation où il est.*

Il y en a qui n'ont pas voulu accepter la sentence du Maréchal, celle de l'armistice, qui ont cru qu'on pouvait continuer le combat, qui sont partis.

D'autres ont suivi. Vous qui êtes restés sur le sol de notre vieux pays, vous qui êtes restés fidèles, vous pouvez vous en montrer fiers.

Que font-ils de l'autre côté pour nous « libérer ? » Avec eux, s'ils étaient victorieux, les « alliés » amèneraient le bolchevisme.

On parle d'une tentative de débarquement. Se produira-t-elle ? Quand se produira-t-elle ? Personne ne le sait.

Mais si cette tentative se produit! Réfléchissez bien, Français que vous êtes, vous venez de toute la France et de la zone Nord et de la zone Sud. Vous êtes de partout, vous écoutez tout, vous parlez à tous et de tout. Réfléchissez bien aux propos que je vais vous tenir :

L'armée allemande ne veut pas être battue, c'est son droit, c'est même son devoir. Elle ne sera pas battue. Je ne dis pas qu'elle battra les autres. Je vous dis avec cette tranquillité que j'ai toujours quand j'exprime trop tôt une vérité que les Français acceptent facilement six mois plus tard, que l'armée allemande ne sera pas battue. Elle ne sera pas battue parce qu'elle dispose de réserves considérables. Le peuple allemand a un dynamisme formidable. L'armée allemande, elle est naturellement sur le front Est, en Italie, en France et dans les pays qu'elle occupe, elle est surtout en Allemagne. Il y a là-bas quelques millions d'hommes, de militaires allemands dans les casernes.

Eh bien, ceci déroute un peu les notions qu'ont les Français. Il y en avait pour deux mois, il y en avait pour trois mois, il y en avait pour six mois, il y en avait pour quatre semaines. On nous promène comme cela, on nous promène de mois en mois, de trimestre en trimestre et l'on ne voit rien venir. Ou plutôt, si, on voit venir quelque chose. On voit venir l'aggravation, qui sera de plus en plus sévère, des conditions de la vie intérieure en France. S'il y a tentative de débarquement, elle sera précédée, accompagnée et suivie de rafales de bombardement. Les villes seront détruites, les gares pulvérisées, les voies de chemins de fer coupées, les ponts sauteront, le ravitaillement sera rendu plus difficile au cas où des stocks n'auraient pas été à temps constitués.

Voilà ce que nous offrent comme libération nos compatriotes qui ne pensent pas comme nous et qui sont de l'autre côté.

Mais il y aura pire et c'est ce pire dont je veux vous dire un mot. C'est que l'armée allemande ne tolérera pas de désordres chez nous et que ceux qui croiront qu'on est encore à ces heures de vie facile où chacun peut dire tout haut ce qu'il pense et agir à sa guise se trompent. Je mets en garde les Français contre toutes les imprudences qu'ils pourraient commettre parce que je redoute — et quand j'emploie cette expression traduisez : parce que j'en ai la certitude — que les mesures seraient dures et les ripostes cruelles.

Je souffrirais parce que je suis Français : et, comme chef du Gouvernement, je souffrirais plus encore, car je verrais s'anéantir et disparaître cette espérance que j'ai en mon cœur et en mon esprit : « Il faudrait bien un jour que ces deux grands pays qui vivent côte à côte comme voisins puissent s'entendre pour que vos enfants à vous ne soient pas plus tard encore victimes de leurs dissentiments ».

La *Table des matières* de l'année 1943, classée par auteurs et par matière, vient de paraître.

Elle est en vente chez nos dépositaires au prix de 1 piastre.

La *Table des matières* de 1940 à 1942 inclus, déjà parue, est en vente chez nos dépositaires de Hanoi, Hué, Saigon et Phnompenh.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Souvenirs d'un vieux colonial.

LES ÉLÉGANTS. — *L'homme élégant était chaussé de souliers montants en cuir. Cependant, s'il était surpris par une grosse averse, il les quittait, pour ne pas les salir, et les portait à la main.*

Il était également inséparable du parapluie à aiguille, qui eut un succès énorme. Même par beau temps, nombreux étaient ceux qui le portaient ouvert. Songez au grand plaisir qu'il y avait de presser sur le bouton pour le fermer ou l'ouvrir devant l'ami ahuri !...

LE CHAPELET DE SAPÈQUES. — *La sapèque était, par excellence, la monnaie d'échange du peuple. Il y a sept cents sapèques dans une piastre. Une bonne soupe coûtait deux sapèques. Imaginez ce que l'on pouvait acheter avec sept cents !... Les femmes allaient au marché avec un chapelet de sapèques enroulé autour de la taille. C'était lourd et encombrant. Parfois, le fil se cassait et toutes les sapèques roulaient sur le trottoir. C'était alors la ruée...*

TOURNÉES MANDARINALES. — *Un jour, dans un petit village, le Quan-Phu rendait la justice sous le toit de la maison commune. Il n'y avait ce jour-là aucun délit grave, et la punition consistait en l'application d'un petit nombre de coups de cadouille sur le dos du délinquant... Contrairement à ce que vous pensez, le coupable, la punition une fois reçue, se relevait en souriant, faisait les lays réglementaires, et reprenait le chemin de sa canha en compagnie de ceux-là mêmes qui l'avaient fait punir. Il avait commis une faute, on l'avait puni, donc tout redevenait normal... Puis le Quan-Phu, pour se reposer des fatigues de sa charge, fit venir des chanteuses. Elles étaient habillées de longues robes bleu-roi, avec des banderoles rouges d'un très joli effet et tenaient à la main une pagaie semblable à celles dont se servent les piroguiers. Elles chantèrent des « barcarolles » langoureuses et plaintives, dont chaque phrase était ponctuée par un « oh, oh, oh » très doux, accompagnant un mouvement de rameur. Je crois que ce type de chanteuses a disparu depuis. Le Quan-Phu effectuait toujours ses tournées à cheval. Il était suivi d'un boy à pieds, qui courait derrière et portait la pipe à eau, la boîte à chiques de bétel et la cadouille. Quelle bonne recrue il eut été pour les courses à pieds de nos jours ! Et que dire des coolies pousses des centres de province ! Je me souviens que, par une chaleur étouffante et sur une route non empierrée, deux coolies m'ont trimballé dans un pousse-pousse à roues non caoutchoutées et sans que je fasse pression sur eux, pendant 75 kilomètres dans une journée. J'étais bien plus fatigué que les coolies, je vous l'assure !*

LE TÊT IL Y A QUARANTE ANS. — *Et maintenant, quelques mots sur le Têt d'autrefois. Je vous parlerai de celui de l'Annam... Tout travail était arrêté pendant un mois. Le jour du Têt, personne n'aurait voyagé. C'eut été déconsidéré par tout le monde. Les jours suivants étaient réservés aux visites et aux cérémonies des pagodes. Quelques jours avant le Têt, les paysans faisaient la toilette des tombes. Les paillotes elles-mêmes recevaient une couche de badigeon à la chaux, pour éloigner le « ma-qui ». Aux montants des ouvertures, on collait des banderoles de papier rouge sur lesquelles étaient dessinés des caractères à l'encre de Chine. Dans les provinces de Thanh-hoa et de Vinh, une coutume vraiment cruelle consistait à attacher par les pattes, au sommet d'un long bambou planté près de chaque maison, un oiseau vivant — en général un martin-pêcheur — auquel on avait cousu les paupières. Les pauvres bêtes, privées de la vue, ne bougeaient pas. Elles mouraient à leur poste, car on ne leur donnait pas à manger. Un peu au-dessous, il y avait, dans un panier en bambou, des bananes et d'autres fruits, offerts aux âmes des disparus.*

Avec les danses, le jeu, autorisé pour le Têt, était la principale distraction. On jouait partout. Comme enjeux, de l'argent, des vêtements, etc... Dans de précédents souvenirs de Cochinchine, j'ai déjà raconté ce que j'ai vu à Saigon sur le boulevard Charner, en fait de jeu de hasard. De jeunes garçons assis en rond sur leurs talons, plaçaient devant eux une sapèque. A un moment donné, l'un d'eux ramassait toutes les sapèques. Je finis par comprendre : si une mouche se posait sur une sapèque, le propriétaire de la sapèque avait gagné et avait le droit de ramasser tout l'enjeu !

(RADIO-INDOCHINE, 1er mars 1944.)

LA VIE INDOCHINOISE

Conférence sur l'œuvre du docteur Yersin.

Le 26 février, en la salle des Conseils, à Hué, et sous les auspices de l'Union locale de la Légion, le docteur Jacotot, directeur de l'Institut Pasteur de Nha-trang, a fait une magistrale conférence sur la vie et l'œuvre de Yersin. Il a obtenu un éclatant succès.

Bilan des agressions de l'aviation sino-américaine sur le nord de l'Indochine pendant le mois de février.

Pendant le mois de février, l'aviation américaine a attaqué à la bombe et à la mitrailleuse des trains, des villages du Nord-Annam et quelques chaloupes à aubes qui transportaient des passagers d'une plage à l'autre du rivage tonkinois.

Le 18 février, huit « Mitchell » se sont acharnés contre une chaloupe chinoise, au mouillage en face de Ha-côi. Elle avait à bord plus de cent Chinois et Indochinois. Mitraillée, canonnée et bombardée à trois reprises, la chaloupe a été incendiée avec quatre-vingts morts sur le pont.

Le total des victimes des bombardements sur l'ensemble du territoire du 1er au 23 février s'élève à cinquante-deux tués et cent soixante-douze blessés.

Du 23 au 29 février, l'aviation sino-américaine a encore attaqué Hongay, le 25 (3 tués, 10 blessés) ; Tourane, le 26 (6 tués, 10 blessés) ; Nam-dinh, le 27 (27 tués, 30 blessés).

Perte du cargo « Francis-Garnier ».

Le *Francis-Garnier*, cargo de la Compagnie Côtière d'Annam, a coulé récemment, au large des côtes d'Indochine par l'explosion d'une mine.

Un bâtiment escorteur de la marine nationale a réussi à sauver une grande partie de l'équipage.

Sont cependant portés disparus : le chef mécanicien européen, trois marins européens de l'équipe A. M. B. V. et vingt marins indochinois.

Un service solennel a été célébré en leur mémoire le 29 février à la cathédrale de Saigon.

Tournée du général commandant supérieur des Troupes du Groupe de l'Indochine.

Le général de corps d'armée Mordant, commandant supérieur des Troupes du Groupe de l'Indochine, est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rentré à Hanoi le 2 mars, après avoir effectué une tournée d'inspection dans les régions de Tiên-yên, Ha-côi, Moncay, Dinh-lao et Lang-son.

Le Gouverneur Général à Dalat.

Le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux a profité de sa présence dans le Sud pour aller passer quarante-huit heures à Dalat les 29 février et 1er mars. Pendant ce bref séjour, il a pu aller inspecter la plupart des chantiers actuellement en activité, notamment ceux de la route de Prenn, des travaux hydroélectriques d'Ankroët, du Service Géographique et des principales constructions en cours.

Partout, il a eu la satisfaction de constater qu'en dépit de difficultés sans cesse accrues et grâce à la ténacité et à la volonté réalisatrice de chacun, les plans fixés s'accomplissent suivant le rythme prévu.

L'institution d'un cadre d"agents supérieurs de l'Exploitation des Chemins de fer.

Le Gouverneur Général vient d'instituer dans le Service des Chemins de fer un cadre d'agents supérieurs de l'exploitation, ouvert par voie d'examen professionnel aux meilleurs éléments ferroviaires indochinois de toutes spécialités : service général, trafic et mouvement, matériel, traction et voie et bâtiments.

Ce cadre comporte les mêmes échelles de solde que ceux des agents voyers des Travaux Publics, des ingénieurs géomètres indochinois et des ingénieurs indochinois du Service Radioélectrique.

Le premier examen professionnel d'entrée dans ce cadre a eu lieu le 3 novembre 1943, à Hanoi. Sur un total de 28 candidats, tous agents des Réseaux non concédés, 15 ont été reçus et seront prochainement nommés au grade d'agent supérieur de l'exploitation. Ce sont : MM. Nguyên-van-Man, Truong-quang-Tuy, Tran-dinh-Kim, Nguyên-Giai, Hoang-nhu-Thêp, Ng.-van-Dieu, Nguyên-ba-Cau, Nguyên-huy-Duong, Pham-trong-Hien, Lê-phuc-Dat, Ton-that-Liêm dit Liên, Lê-canh-Thuy, Nguyên-thanh-Liêm, Nguyên-van-Su et Nguyên-van-Huan.

Ainsi, dans tous les domaines de l'activité administrative indochinoise, s'affirme une collaboration franco-annamite de plus en plus étroite, non seulement dans les rouages secondaires de la machine administrative, mais dans des postes de plus en plus importants et dans les organes essentiels. En ce qui concerne en particulier les chemins de fer, les agents supérieurs de l'exploitation sont en effet destinés à constituer une partie vitale de l'armature des cadres ferroviaires supérieurs.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Anicette, fille de M. et de Mme **Edgard** (20 février 1944) ;

Roland, fils de M. et de Mme **Bourgeois** (1er mars 1944) ;

Monique, fille de M. et de Mme **Deutsch** (2 mars 1944) ;

Françoise, fille de M. et de Mme Rollin (3 mars 1944).

COCHINCHINE

Raymond, petit frère de Roland **Belot** (11 février 1944) ;

Anne-Marie, sœur de Christiane **Surcouf** (11 février 1944) ;

Christian, fils de M. et de Mme **Carpentier** (12 février 1944) ;

Marie-Thérèse, fille de M. et de Mme Robert **Fontaine** (12 février 1944) ;

Désiré, fils de M. et de Mme **Becuyer** (12 février 1944) ;

Monique, fille de M. et de Mme **Chalumeau** (13 février 1944) ;

Hervé, fils de M. et de Mme **Segalen** (22 février 1944) ;

Ernestine, fille de M. et de Mme **Jullien** ;

Xavier, fils de M. et de Mme **Bernard**.

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. Francis **Prentout** avec Mlle Jeannie **Lebourgeois** ;

M. Baptiste **Dubois** avec Mlle **Nguyên-thi-Yên** ;

M. Alexis **Balamoutoff** avec Mlle **Hoang-thi-Tâm** ;

M. René **Altermast** avec Mlle Gisèle **Durant**.

COCHINCHINE

M. Alexandre **Larrivé** avec Mlle Suzanne **Dallemagne** ;

M. **Valentin** avec Mlle Hélène **Lignon**.

MARIAGES.

TONKIN

M. **Dang-khanh-Hôi** avec Mlle **Dao-thi-Thuc** (3 mars 1944) ;

M. **Hoang-gia-Tho** avec Mlle **Phan-môngHuê** (4 mars 1944).

DÉCÈS.

TONKIN

M. Emile **Quoico** (22 février 1944) ;

M. Victor **Barbiaux** (2 mars 1944) ;

M. Marceau **Templeux** (25 février 1944).

COCHINCHINE

Mme Vve Louis **Fadat**, née Majou (30 janvier 1944) ;

Frère Joseph **Domitien** (22 février 1944) ;

M. Paul **de Fontaine-Gourbert** (12 février 1944) ;

Mme Raymonde **Primicais** (12 février 1944) ;

M. Charles **Villarcal** (12 février 1944) ;

M. Etienne **Dragomirestsky** (14 février 1944) ;

M. Thémistocle **Santoni** (25 février 1944).

CAMBODGE

M. **Duong Sann** (18 février 1944) ;

M. **Oun Yeim** (21 février 1944) ;

M. **Panthul de Monteiro** (26 février 1944).



"MOTIFS"

par RAYMOND NADOV

Edité par S.I.L.I., Saigon.

Nos lecteurs auront remarqué l'apparition récente d'un petit livre, à tirage restreint, admirablement édité par la S.I.L.I. à Saigon. C'est une précieuse plaquette de vers que nous présente M. Nadov sous le titre *Motifs*. Nous avons vu naître en Indochine tant de poètes « de talent » et si peu de véritables sensibilités poétiques que cet ouvrage méritait d'être signalé.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Son style atteint parfois à de si rares et de si justes perceptions que nous ne croyons pas nous tromper en soulignant ce qu'il doit à la peinture, et plus précisément à l'impressionisme. Les titres mêmes des poèmes : « Mosaïque de Timgad », « Visage », « L'Homme à la Rose », « Printemps sur la ville », témoignent assez des recherches du coloriste... Par contre la « chanteuse », « Cuadro flamenco » ressortent plutôt de la musique. L'évocation est instantanée, pure, profonde, sans insistance, sans surcharges. Aux rimes grammaticales sont préférées intentionnellement les rimes phonétiques.

Dans sa tentative, le poète ne pouvait être mieux secondé que par le peintre Saint-Maur qui a rehaussé de quatre lithographies l'édition de luxe de *Motifs*, quatre dessins dépouillés et dont la graphisme poétique rejoint les poèmes qu'ils accompagnent.

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ **P. S..., Tourane.** — Cette curiosité vous honore, cher lecteur, car nous employons tous des mots glanés dans la presse et dont nous ignorons la signification exacte.

Celui qui vous a dit mystérieusement que nous ne pouvions pas fabriquer des pneus de voiture par manque de « carbon black » importé, a eu en partie raison. Ce produit donne aux pneus une belle couleur noire — dont ils pourraient se passer — et une résistance à l'usure bien supérieure à celle de la gomme pure. Il est obtenu par carbonisation d'huile de pétrole brute, il est donc inutile de vous dire que nous ne pouvons compter en fabriquer en Indochine. L'ingéniosité de nos laboratoires a permis d'obtenir des produits de remplacement, mais ils n'ont malheureusement pas toutes les vertus du « carbon black » d'origine.

Les « accélérateurs de vulcanisation » sont en fait des éléments bases de vulcanisation, auxquels on ajoute le soufre (premier agent vulcanisateur connu), et des charges : lithopone, sulfate de baryte, etc... Ils portent des noms charmants, tels que « dinitrogranidine » et proviennent de la distillation de la houille, industrie lourde particulièrement complexe, et qui n'existe pas en Indochine.

Vous voyez que les problèmes industriels sont beaucoup moins simples que ne l'imaginent les profanes.

~ **T. V. T..., Hanoi.** — Le prix littéraire de l'Indochine décerné en 1944 s'applique à tous les ouvrages parus entre le 1er novembre 1942 et le 31 octobre 1944. Si votre œuvre a été éditée entre ces dates, vous pouvez par conséquent la présenter.

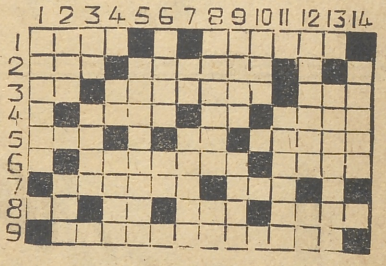
*Recherchons nos 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 132 d'*Indochine.

Faire offre à la Revue.

MOTS CROISÉS N° 149

Horizontalement.

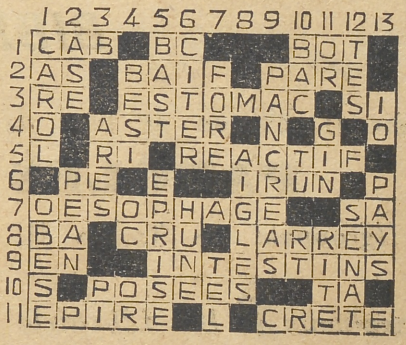
1. — Endroit de repos — Jeunes quadrupèdes.
2. — Exclue d'un jardin — Berceau d'un grand peintre.
3. — Cri espiègle — Berceau d'un grand peintre — Salut pieux.
4. — Réunit une voile à une autre au moyen d'une corde passant dans des anneaux et des œils de pie — Donner son nom à une messe — Servante chassée.
5. — Station thermale — Véhicule — Oléacée.
6. — Nom d'un peintre célèbre — Les grands en sont très recherchés.
7. — Vêtement — Navigateur malgré lui.
8. — Dieu — Diphtongue — Jeune général espagnol — Armes.
9. — Nom d'un peintre célèbre.



Verticalement.

1. — Berceau d'un grand peintre.
2. — Prénom — Mets.
3. — Pénitencier — Attacha.
4. — Commencement et fin du nom d'un ascendant — N'est plus jeune.
5. — Nom d'un peintre célèbre.
6. — Appellation respectueuse et parfois familière — Otto accepte.
7. — Lettre grecque — Revenant.
8. — Vagabonder — Début de premier aviateur.
9. — A une certaine propension à la chorégraphie — Préfixe désignant des dialectes importants.
10. — Utile au meunier.
11. — Concourt à l'amusement des jeunes gens dans les jardins, mais fait pester parfois les vieilles personnes distraites.
12. — Charger d'images — Deux lettres de béryl.
13. — Nom d'un peintre célèbre.
14. — Patronne la grande et la petite culture.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 148



Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).
Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.
Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

-:- *Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy* -:-

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifique

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Tanagra

TANAGRA-MESSIEURS :

RAZRAS, Crème à raser,
NACRE, Crème adoucissante,
EAU DE BORÉE, Lotion contre le feu du rasoir,
ELIXIR CAPILLAIRE, Lotion contre la chute des cheveux.

Une nouvelle Marque et pourtant bien connue.

SOINS — NETTETÉ — DISTINCTION

AU CINÉMA

MAJESTIC

SAIGON

HANOI

Les meilleurs films

dans les meilleures salles

BIBLIOPHILES !

Le Tome II, édition de luxe des

PAROLES DU MARÉCHAL

(groupant les Tomes III et IV de l'édition ordinaire) est paru.

Adressez-vous à la Librairie TAUPIN, à Hanoi.

Prix de vente : **10 piastres**

Envoi par poste recommandé : **10 $ 90**

Envoi contre-remboursement : **11 30**

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, *Avenue d'Iéna, PARIS*

Inspection : 69, B^d^ *Francis-Garnier, HANOI*

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

Etude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

OFFSET
PHOTOGRAVURE
TYPOGRAPHIE
IMPRIMERIE
TAUPIN & Cie

8, 10, 12, RUE DUVILLIER — HANOI

TÉL. Nos 147-148

Université Côte d'Azur. Bibliothèques